

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 38.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 5 OCTOBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Quelques considérations sur la littérature et les beaux-arts dans la province de Québec, par N. Legendre.— Nos gravures : Un berger de la Palestine ; Une famille d'émigrés attaquée par les Sauvages ; Un champignon monstre ; Femmes serbes ornant les tombes des victimes.—Biographies et portraits par L. O. David.—Mandement de Monseigneur de Montréal, annonçant sa démission (suite et fin).—Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. Casgrain, par Paul de Cazes.—Poésie : A une enfant, par M. J. A. Poisson.—Littérature canadienne : Le Roi des Etudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).—Nouvelles générales.—Errata.—Faits divers.—Le Jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Quelques croquis à l'Exposition provinciale : Un champignon monstre, du genre *Lycoperdon* (Vesse-de-loup), récemment trouvé sur la montagne ; Gravures qui accompagnent le texte des "Aventures du capt. Hatteras" ; La guerre d'Orient—femmes serbes ornant les tombes des victimes ; Un berger de la Palestine ; Une famille d'émigrés attaquée par les Sauvages.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

La littérature et les beaux-arts sont intimement liés à l'histoire de la civilisation chez tous les peuples. Ils sont comme un thermomètre qui indique ses mouvements de progrès ou de régression, ses alternatives de force ou de faiblesse, ses époques de gloire ou de décadence.

C'est à l'aide des monuments qu'ils ont laissés que nous avons pu connaître et juger les races aujourd'hui éteintes ; et c'est dans les trésors de leurs archives que nous allons, encore aujourd'hui, étudier les magnificences et les misères de Jérusalem, d'Athènes, de Rome, de Mexico et de la grande capitale du royaume des Incas.

Mais la littérature, les arts et la civilisation sont eux-mêmes subordonnés à une autre grande puissance ; ils sont, malgré eux, les humbles sujets d'un autre grand principe sous l'égide duquel ils fleurissent et prospèrent, mais, en dehors duquel, tout en jetant çà et là quelques fugitives étincelles, ils s'acheminent fatalement vers la désorganisation et les ténèbres de l'oubli. Et ce grand principe qui les nourrit et les soutient ; cette grande puissance qui les inspire et les illumine, c'est la religion et seulement la religion.

Otez cette force, inspiratrice parce qu'elle est mystérieuse, véritablement civilisatrice parce qu'elle est divine, et tout tend à retourner, non pas vers la barbarie, ce qui ne serait qu'un demi-mal, mais vers le sensualisme et l'abrutissement, ce qui est le comble du malheur. On peut éclairer l'ignorant et adoucir les mœurs du barbare, humainement parlant, de guérir cette terrible maladie, le sensualisme qui est devenu, pour certaines sociétés, ce qu'est l'usage de l'opium pour les Indes et la Chine, une seconde nature.

Il me serait difficile, dans une seule conférence, d'embrasser tout le sujet que j'ai annoncé. Je me contenterai donc, pour aujourd'hui, de traiter la première partie, qui a rapport à la littérature. Les beaux-arts, c'est-à-dire la musique et la peinture, les seuls que nous ayons ici, avec, peut-être, un peu d'architecture, feront le sujet d'un second entretien.

Et d'abord, il serait peut-être à propos de nous demander, en commençant : Avons-nous dans cette province, une littérature proprement dite ? La question, déjà posée, a été résolue dans le sens négatif. J'ai le plus grand respect pour cette opinion, mais je pense, néanmoins, qu'elle n'est pas tout à fait juste.

Il est bien vrai que nous ne sommes pas un peuple distinct et fils de ses propres

œuvres. Nous ne sommes qu'une fraction séparée d'une autre grande nation dont nous parlons la langue, et dont nous reflétons, plus ou moins, le caractère et les habitudes. Mais il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, que nous avons notre existence à part et que le milieu dans lequel nous avons vécu depuis trois siècles, sans altérer les sentiments d'affection qui nous relient à la mère-patrie, nous a donné un certain cachet qui nous est propre, et qui se retrouve, naturellement, dans ce que nous produisons.

Et si ce signe distinctif n'était pas suffisamment accusé chez nous, nous pourrions en montrer un autre exemple frappant chez nos voisins qui, sous ce rapport, sont dans une position semblable à la nôtre, moins toutefois cet envahissement d'un élément étranger qui nous a forcés de nous replier sur nous-mêmes, et d'apprendre à ne compter que sur nous, pour ne pas nous laisser envelopper et permettre d'effacer peu à peu notre nom du livre des nations.

Aux Etats-Unis, nous avons la langue anglaise, mais ce n'est déjà plus l'Angleterre. La littérature et les beaux-arts ont quelque chose qui les distingue de la littérature et des arts de la Grande-Bretagne. Ce serait trop sortir de mon sujet que de vouloir indiquer ici ces nuances. Il suffit, au reste, d'attirer l'attention sur ce fait pour le constater.

La littérature a eu chez nous une enfance longue et difficile. On ne peut même pas dire qu'elle ait encore dépouillé ses derniers langes. Nos pères n'avaient le temps ni d'étudier le style ni de tourner des périodes. Le peu d'écrits qu'il nous ont laissés ont été burinés à grands traits par le soc du défricheur, ou l'épée du soldat. Et, cependant, ces pages sublimes resteront dans les fastes de notre histoire comme autant de monuments offerts à l'admiration des âges futurs. C'est la grande époque des temps héroïques.

Mais ces temps ont changé ; ce n'est plus dans une carrière aussi dangereuse que nous allons aujourd'hui cueillir des lauriers. C'est sur un terrain plus pacifique que nos lettres essayent leurs premières forces, et s'engagent dans cette voie de progrès qui semble s'ouvrir devant elles.

Les premiers efforts dans ce sens ne datent pas encore de bien longtemps.

Le *Répertoire National*, fondé à Montréal en 1848, est à peu près la première tentative que l'on ait faite dans le but de provoquer la plume de nos hommes instruits, et de fixer le fruit de leurs travaux d'une manière permanente. Il est bien entendu que je ne parle pas de la presse qui, malheureusement alors comme aujourd'hui, à de rares exceptions près, était loin de pouvoir servir de modèle sous le double rapport du style et de la dignité.

Le *Répertoire National* portait pour épigraphe cette phrase sans prétention : "Les chefs-d'œuvre sont rares et les écrits sans défauts sont encore à naître." Hélas ! c'était bien vrai, et jamais recueil n'a été plus fidèle à sa devise. Cependant, il est juste d'apprécier ici plutôt les intentions que les résultats. A ce point de vue, le *Répertoire National* a rendu un grand service. Il a été pour nous ce premier pas qui coûte tant, ce premier effort qui se remet de jour en jour, ce premier mot, cette première phrase d'un écrit qui sont si longs à trouver.

Ce début n'a pas été brillant, avouons-

le, mais respectons, en même temps, une tentative qui, dans son idée première, ne manquait pas de grandeur.

Les quatre volumes du *Répertoire* contiennent une tragédie en trois actes et en vers, de M. Gérin-Lajoie, intitulée : *Le jeune Latour*. Cette pièce avait été représentée au séminaire de Nicolet en 1844. M. Gérin-Lajoie n'avait alors que dix-neuf ans : c'est sa malheureuse excuse. Cette composition, cependant, malgré ses défauts, laisse dominer le talent qui devait plus tard faire honneur aux lettres canadiennes.

Les quatre volumes renferment, en outre, une foule de petites pièces en prose et en vers, comédies, vaudevilles, légendes, historiettes, signés par Dupont, Lenoir, L'Ecuyer et autres. Ce sont des premiers essais plus ou moins bien réussis et surtout, d'une lieue à la ronde, l'amplification de l'élève de belles-lettres. On y trouve également un grand nombre de satires de M. Bibaud, lesquelles, certainement, ne sont pas "ces écrits sans défauts qui sont encore à naître." Le tome troisième, surtout, est, presque en entier, composé de pièces de poésie comme nous en avons tous commises dans ces beaux jours de la jeunesse où l'on ne doute de rien, pas même de l'avenir, où l'on a foi dans toute chose, surtout dans son talent de poète. En revanche, le tome deuxième contient cinq discours de M. Etienne Parent, reflétant ce cachet de distinction qu'on ne retrouve que chez bien peu de nos littérateurs.

C'est également vers ce temps qu'il faut placer la naissance du premier *Album de la Minerve*, revue de littérature et de modes, illustrée. C'était une entreprise colossale pour l'époque. Aussi, a-t-on dû l'abandonner au bout, je crois, de deux ou trois années. Je n'ai pas pu me remettre sous les yeux ce premier *Album* dont les exemplaires sont, aujourd'hui, extrêmement rares ; et mon savoir n'est ici appuyé que par mes souvenirs, lesquels, vous comprendrez sans peine, datant d'aussi loin, sont nécessairement assez obscurs. Je me rappelle néanmoins, fort distinctement, la faveur avec laquelle avait été accueilli le premier roman canadien, par M. Georges de Boucherville, intitulé : *Une de Perdue Deux de Trouvées*. Ce fut, parmi la jeunesse surtout, une révélation. Nous ne comprenions pas, à cette époque, qu'un des nôtres put concevoir et écrire en entier une œuvre de cette importance.

La suspension de l'*Album* est venue interrompre la publication de cet intéressant récit que M. de Boucherville a repris ensuite, dans la *Revue Canadienne*, en 1864. Les derniers chapitres, cependant, composés près de vingt ans plus tard, sont loin d'avoir cette verve et cette fraîcheur qui caractérisaient la première partie de l'ouvrage.

On pourrait aussi signaler, à cette époque, la première *Revue Canadienne*, l'*Album de la Minerve* et le *Ménestrel*, journal littéraire et musical. Mais ces publications n'ont fait qu'apparaître pour s'éteindre presque aussitôt.

J'ai pu et j'ai même dû oublier quelques noms dans cette courte nomenclature ; mais notre siècle marche si vite que vingt-cinq ou trente années constituent déjà un passé assez reculé dont les souvenirs s'obscurcissent et s'effacent presque dans la poussière brillante que soulève notre course un peu échevelée. L'année 1857 a vu la naissance du

Journal de l'Instruction Publique, publié par M. Chauveau. Quoique cette feuille s'occupât de pédagogie plutôt que de littérature, elle a cependant donné un certain élan aux lettres canadiennes par des écrits empreints d'une grande distinction. Ses excellentes revues bibliographiques surtout, n'ont pas peu contribué à éclairer le goût de notre public, et à inspirer à nos écrivains cette crainte salutaire qui est le commencement du succès, et qu'ils avaient semblé ignorer jusqu'alors. M. Chauveau avait d'ailleurs une plume qui savait se faire remarquer et faire école ; et il est souverainement regrettable que d'autres préoccupations aient empêché de se livrer à une carrière pour laquelle il était si fortement doué.

Nous voici maintenant arrivés à une seconde époque de notre littérature. Je veux parler de la création des *Soirées Canadiennes*, dont la première livraison parut en février 1861. Car il faut bien remarquer que l'apparition d'une publication nouvelle indique toujours un mouvement nouveau dans les idées, une aspiration neuve qui sent le besoin de se communiquer à un public plus étendu.

Jusque-là, sous le rapport littéraire, Montréal semblait avoir le pas sur la vieille cité de Champlain. Constatons, sans vouloir trop en tirer vanité, mais aussi sans fausse humilité, que, depuis lors, Québec s'est noblement vengé.

Les *Soirées Canadiennes* sont véritablement le premier recueil sérieux de notre littérature. Les promoteurs de cette œuvre éminemment utile portaient des noms qui étaient alors et sont encore aujourd'hui des autorités dans les lettres canadiennes. Le style s'était formé. On avait dépouillé cette phrase qui se traînait, sans se fixer, du latin à l'anglais et de l'anglais au latin, quand elle ne s'habillait pas dans la vieille façon de Montaigne et de Rabelais. Car, quelque respect que l'on doive avoir pour l'antiquité, il ne faut pas, d'un autre côté, exagérer cette passion d'archéologue qui peut plaire par un certain aspect original, mais qui finit par paraître tout à fait démodée.

Il faut, sans vouloir trop se lancer dans les singularités de l'âge présent, suivre un peu son siècle, et ne pas persister à arborer la perruque frisée et poudrée, quand chacun s'en tient aux cheveux que la nature lui a donnés. L'excès, en quoique ce soit, n'est pas de mise ; et je crois que, après tout, il vaut mieux suivre le conseil d'Horace et prendre un juste milieu.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

C'est ce que les fondateurs des *Soirées Canadiennes* me paraissent avoir compris et tâché de faire adopter. Ce recueil renferme des écrits qui méritent d'être relus et étudiés. *Trois Légendes de mon Pays*, par M. Joseph-Charles Taché, sont écrites dans un style très-pur et offrent des enseignements qui sont de tous les temps et de tous les âges ; ces enseignements conviennent surtout à notre époque où les croyances affaiblies par les dissentiments, où les principes chancelants sous les efforts d'une lutte violente ont besoin de se retremper au souvenir de cette grande et vigoureuse nature, de cette admirable simplicité des premiers occupants de notre sol que la religion a, pour ainsi dire, émondés et transformés, sans les altérer ni les détruire.

M. Taché a signé, dans les Soirées, plusieurs écrits portant tous le même cachet de cette foi sincère, et de cette philosophie chrétienne si admirable que notre siècle cherche à remplacer fort mal à propos, par toutes sortes de systèmes dont le dernier écos ne poursuit son règne d'un jour, qu'après avoir dévoré ses aînés.

NAPOLÉON LEGENDRE.

(A continuer.)

NOS GRAVURES

Un berger de la Palestine. — Le voyageur en Palestine passe parfois dans des vallons couverts de verdure ; ce sont les pâturages frais et verdoyants, que le psalmiste chante souvent. On y voit de côté et d'autres des troupeaux de chèvres et de brebis, au milieu desquels le berger se promène. Un écrivain le compare à un père au milieu de ses enfants. Il leur parle, les appelle de leur nom, et les brebis le connaissent, autant et plus par la voix que par les vêtements. Ils accourent au son de sa parole, et le suivent partout. Mais aussi, quels soins ne leur donne-t-il pas ! Les paraboles que notre Seigneur redisait à ses disciples sur le Bon Pasteur en indiquent toute l'étendue. "Le Bon Pasteur, dit-il, donne sa vie pour ses brebis." Le dévouement ne saurait aller plus loin. G. E. D.

Une famille d'émigrés attaquée par les Sauvages. — Voici une scène qui ne se répète que trop fréquemment sur les plaines du Sud-Ouest. Hâtons-nous de dire que sur le territoire canadien, ces horreurs sont inconnues ; nous vivons en amitié avec nos frères les Peaux-Rouges, et nous leur faisons respecter les lois qui les protègent comme nous. Mais aux États-Unis, dans les prairies du Texas et des territoires à l'ouest du Mississipi, on a parfois oui dire que des familles entières avaient été anéanties dans des massacres inspirés par la haine que les Sauvages de ces contrées portent aux blancs. La guerre qui sévit encore entre les deux races ne s'étend aucunement sur le territoire canadien, et les émigrés qui vont peupler le Manitoba et le Nord-Ouest n'ont rien à redouter des pacifiques chasseurs qui reconnaissent Victoria pour leur souveraine. G. E. D.

Un champignon monstre. — Le champignon dont nous présentons la gravure est de l'espèce Lycoperdon giganteum, vulgairement dite vesse-de-loup. Il a été cueilli sur la montagne de Montréal, et mesure environ 33 pouces de circonférence. On les trouve de cette qualité depuis un pouce à dix-huit pouces de diamètre. Les uns sont parfaitement ronds, les autres irréguliers dans leur forme. Ils ont d'abord la chair blanche donnant l'odeur aromatique du champignon, et présentant l'apparence de fromage à la crème. Dans cet état, ils sont bons à manger ; mais plus tard, la chair se change en poussière, et la peau éclate au toucher. On peut les accommoder de diverses façons : en steak, frits dans le beurre et saupoudrés de poivre et de sel ; en petits carreaux, bouillis d'abord, puis étuvés avec une sauce blanche ; on l'ajoute comme condiment au bifteck, et l'on en fait de l'omelette avec des œufs. Les pâtés au veau, au poulet, etc., en reçoivent une saveur excellente. Nos habitants, en s'appliquant à connaître les bonnes variétés de champignons, pourraient en retirer un grand bénéfice ; car les hôtels et restaurants les leur achèteraient à bon prix. G.-E. D.

Femmes serbes ornant les tombes des victimes. — Ce dessin représente une coutume des pays slaves, qui ressemble beaucoup à celle en vogue chez les sauvages de l'Amérique. Ils plantent des branches d'arbres, ou des petits mâts sur la tombe de leurs amis, et les couvrent d'offrandes et de sacrifices ; les uns de nature à satisfaire aux besoins alimentaires, les autres propres à vêtir le corps humain. Ce rapprochement serait-il de pur hasard, ou fondé dans les superstitions

naturelles à l'esprit humain quasi-inculte ? Toujours est-il que la coutume, telle que pratiquée et par les Indiens et par les Serbes, est touchante, plutôt que ridicule. Certes, la gravure que nous reproduisons excite à la pitié, et rappelle de plus les horribles massacres qui ont désolé les contrées que les Turcs ont parcourues. G.-E. D.

BIOGRAPHIES ET PORTRAITS

PAR M. L. O. DAVID

Nous accusons réception d'un exemplaire de ce bel ouvrage de 300 pages, qui sort de la plume élégante de M. David quant au fond, des ateliers de MM. Beauchemin et Valois quant à la typographie et la reliure, et de ceux de la Cie. Burland-Desbarats quant aux vingt portraits qui accompagnent les biographies. La plupart de ces dernières ayant paru dans les colonnes de L'Opinion Publique, nos lecteurs en connaissent toutes les excellentes qualités. Nous espérons que la vente du volume compensera quelque peu l'auteur de son travail, si précieux au point de vue de l'histoire.

Ce livre est en vente chez MM. Beauchemin et Valois ; le prix en est de \$2.00. Voici les noms des vingt et un personnages que M. David a groupés dans ce volume :

Joseph Papineau, l'hon. L.-J. Papineau, C.-M. de Salaberry, M. Joseph Roy, Joseph-Rémi Vallières, Monseigneur Plessis, Sir Louis-Hippolyte Lafontaine, l'hon. A.-N. Morin, Messire I.-S. Lesieur Desaulniers, Sir George-Etienne Cartier, Francis Cassidy, Joseph Papin, l'hon. P.-J.-O. Chauveau, C.-S. Cherrier, écriv. C. R., Monseigneur Bourget, Monseigneur Charles-Edouard Fabre, M. Evariste Gélinas, Monseigneur Taché, le Dr. Robert Nelson, Wolfred Nelson, Charles-Ovide Perrault.

MANDEMENT DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE MONTREAL,

ANNONÇANT SA DÉMISSION

IGNACE BOURGET, PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE, ÉVÊQUE DE MONTREAL, ETC., ETC.

Au Clergé séculier et régulier, aux Communautés religieuses et à tous les Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.

(Suite et fin)

IX. § AUTRES RECOMMANDATIONS

Dans l'unique et ardent désir de contribuer, autant qu'il est en Nous, au plus grand bien du diocèse, pour qu'étant toujours gouverné selon les saintes règles de l'Eglise, il puisse prospérer et opérer tout le bien qu'il est appelé à faire, Nous croyons devoir, N. T. C. F., insister sur les points suivants :

1. Ayez toujours pour le Souverain Pontife une profonde vénération, un amour filial, une obéissance aveugle à tous les décrets qui émanent de sa suprême puissance. Montrez-vous en toutes circonstances humbles et dociles envers tout ceux qui partagent son autorité, pour l'aider dans le gouvernement de l'Eglise universelle, savoir : les Eminentes Cardinaux, Prélats et autres personnages élevés, qui forment ce que l'on appelle communément le Saint-Siège, la Sainte Eglise Romaine, y compris les fidèles qui sont spécialement sous son Magistère. Unde unitatis vigor per totum Ecclesie Corpus diffunditur. En vue de tant de grâces qui en découlent, attachez-vous de cœur et d'âme à la Papauté, qui a pour mission divine de gouverner, diriger et sauver les nations qui espèrent en elle. Ah ! puisse ce diocèse lui être toujours et invariablement dévoué ! Il n'aura jamais à craindre le naufrage ; et il pourra compter sûrement sur le succès de ses œuvres.

2. Attachez-vous par des liens indissolubles à vos Pasteurs, Evêques, Curés, Religieux et autres prêtres. Il y a de vos plus grands et de vos plus chers intérêts. Car tous, selon le degré qu'ils occupent, dans la sacrée hiérarchie, travaillent, veillent, prêchent, confessent, pour le salut de vos âmes dont ils répondent devant Dieu. Regardez, dit Saint-Ignace, Martyr, votre Evêque comme vous représentant N. S. Jésus-Christ, et vos prêtres, comme tenant la place des Apôtres. Pénétrés de ce sentiment de foi, aimez-les et obéissez-leur en tout ce qui regarde le soin de vos âmes. Tenez à la doctrine qu'ils vous enseignent au nom de Jésus-Christ, soit qu'ils vous parlent d'un commun accord, ou par des lettres collectives. Ne croyez pas ceux qui vous diraient qu'ils sont hommes à revenir sur leur enseignement, par exemple sur celui qu'ils ont solennellement et officiellement proclamé dans leur Lettre Pastorale du 22 Septembre dernier. Heureux donc le peuple qui met toute sa confiance dans le Seigneur son Dieu, et dans les pasteurs qu'il a préposés à la garde et au soin des âmes !

3. Aimez-vous les uns les autres, sans égard aux qualités personnelles, ou à la distinction de race ou d'origine. Car Dieu est le Père de tous, quoiqu'il le soit plus spécialement des fidèles qui, par la foi, sont les enfants de l'Eglise. Aimez-vous d'un amour sincère et véritable ; et, donnez-en la preuve par vos œuvres. Aimez vos familles et travaillez à en faire des familles saintes. Aimez vos co-paroissiens ; et ne faites avec eux tous qu'un cœur et qu'une âme, pour contribuer généreusement aux charges communes de la paroisse, pour qu'il n'y manque rien de tout ce qui peut être nécessaire à l'entretien des Eglises, au soutien des pasteurs, au soulagement des pauvres, des malades et des affligés. Aimez votre Diocèse qui forme une réunion de familles domestiques et paroissiales, et qui, lui aussi, constitue une famille diocésaine, sous la surveillance de l'évêque, qui en est le père. Comme membres de cette grande famille, intéressez-vous au succès des œuvres qui s'y font pour l'honneur de la religion qui doit se montrer, par ses œuvres, grande et généreuse. Continuez à vous intéresser en particulier à la construction de la nouvelle cathédrale que Nous avons entreprise non pour Nous, comme il vous est plus facile que jamais de vous en convaincre, mais pour tous et chacun de ceux qui en font partie. Cela ne Nous empêche pas de Nous y intéresser vivement, comme si Nous devions en avoir l'usage. Aussi la voyant s'élever sous nos yeux, par une protection toute particulière de la divine providence, Nous prions pour ceux qui contribuent à la construction de ce beau monument religieux, en disant à Dieu, dans la simplicité de notre cœur, avec l'Eglise qui nous met à la bouche cette touchante prière :

"Seigneur notre Dieu, que votre saint Esprit descende sur ce temple et sur son autel, pour sanctifier vos dons et ceux de votre peuple. Ils seront bénis ceux qui vous ont bâtis. Pour vous, ô Eglise sainte, véritable Sion, vous vous réjouirez dans vos fils, puisqu'ils seront tous bénis et qu'ils se rassembleront auprès du Seigneur. Benedicti erunt, qui te edificaverunt, etc."

4. Tenez à honneur, N. T. C. F., à avoir des Eglises bien propres, bien entretenues et bien ornées. Car l'on juge de la foi d'un peuple par ses églises. Là-dessus Nous n'avons que de justes éloges à rendre au zèle qui vous anime pour la Maison du Seigneur.

Mais Nous ne terminerons pas ce Mandement sans vous répéter ce que Nous avons dit déjà du soin que vous devez prendre de vos cimetières, et de la dévotion qui doit vous engager à y aller prier pour vos parents et amis dont les corps y reposent, afin que leurs âmes puissent être purifiées de toutes souillures, pour être admises dans le séjour des saints. A cette fin, Nous vous avons invités et Nous vous invitons de nouveau à demander que le Chemin de la Croix y soit érigé, après que ces cimetières auront été suffisamment préparés à devenir un lieu de pèlerinage pour le soulagement des saintes âmes du Purgatoire.

Vous connaissez les raisons particulières pour lesquelles Nous avons fait sous ce rapport appel à votre piété. Aussi, serez-vous prêts à répondre à vos enfants et petits-enfants qui vous demanderont dans la suite des temps, pourquoi l'on tient en si bon état ces champs de morts et quelles raisons on a eu d'y faire ériger le Chemin de la Croix. Ça été, leur répondrez-vous, pour réparer la grave injure faite à ce lieu saint, et montrer toute l'horreur que le peuple catholique en a ressentie, et faire connaître à toutes les générations à venir, que tous ceux qui négligent de remplir leurs devoirs religieux et qui meurent dans la disgrâce de l'Eglise, doivent être privés des honneurs de la sépulture ecclésiastique. Ces beaux cimetières qu'arrosent les fontaines de grâces, qui couleront du Calvaire, parleront donc bien éloquemment pour dire à tous, que les enfants rebelles ne doivent pas reposer à côté des bons enfants de l'Eglise. Tous ceux donc qui visiteront en grand nombre ces pieux cimetières, en sortiront pénétrés de la nécessité de vivre en bons chrétiens, pour se procurer les avantages qu'il faut en attendre, dans ce monde et dans l'autre.

X. § DERNIERS ADIEUX

Il est temps maintenant, N. T. C. F., de vous faire nos derniers adieux. Pour vous les faire convenablement, Nous empruntons les paroles suivantes au discours que Saint-Grégoire de Naziance adressa au clergé et au peuple de Constantinople, avant de quitter cette grande ville. Comme vous allez le voir, il y fait ses adieux aux Evêques et aux Prêtres, aux Religieux et aux Religieuses, aux grands de la Cour et aux citoyens de la ville, dans un langage véhément qui révèle les profondes émotions de sa belle âme. Il salue en même temps, avec des sentiments religieux, l'auguste Trinité, qu'il avait honorée avec un ardent amour, les Anges et les Saints qui l'avaient protégé, dans le pénible ministère qu'il avait exercé dans cette ville, et fait ses adieux aux Eglises qui avaient été le théâtre de son zèle.

"Je suis, disait-il à une foule immense réunie pour l'entendre une dernière fois, chargé d'années et d'infirmités ; et je n'aspire plus qu'après la mort. Je fais des vœux pour que mon successeur... se montre un défenseur héroïque de la foi. Je lui laisse volontiers un trône où l'on m'avait forcé de m'asseoir. Adieu, daignez conserver quelque souvenir de moi... Laissez-moi partir ; je vous le demande au nom de mes cheveux blancs et de mes longs travaux pour le service de Dieu et de son Eglise... Mes cheveux blancs m'avertissent qu'il me faut songer au repos. Je vous en supplie donc,

au nom de l'auguste Trinité que nous honorons de concert... laissez-moi vous quitter... Dieu saura, dans sa miséricorde, vous donner un pasteur digne de lui et de vous, un évêque dont la vertu courageuse réprimera les lâches et serviles complaisances, et qui osera, s'il le faut, affronter la haine du peuple pour servir la vérité. Adieu donc et pour la dernière fois... Adieu, vous toutes Eglises de Constantinople, demeures sacrées de la foi... Adieu, Saints Apôtres, céleste colonie, qui m'avez servi de modèle dans mes combats... Adieu, Chaire pontificale... Concile de pontifes, Sénat des prêtres, vous tous enfin, ministres du sanctuaire, qui environnez la table sacrée. Adieu, Chœur des Nazaréens, harmonie des psaumes... sainteté des vierges, modestie des femmes, assemblée des orphelins et des veuves, regards des pauvres tournés vers Dieu et vers moi. Adieu, maisons hospitalières, amants du Christ et succursales à mon infirmité... Adieu, grande cité, vraiment amie du Christ, je me plais à lui rendre ce témoignage... Encore un conseil avant de la quitter pour jamais : qu'elle demeure fidèle à la vérité ; qu'elle réforme ses mœurs et qu'elle serve mieux le Seigneur... Adieu, Ange Gardien de cette Eglise, qui protégea ma présence... Et vous, Trinité Sainte, ma pensée et ma gloire ; puissent l'Orient et l'Occident, pour lesquels j'ai combattu et pour lesquels je suis accablé, conserver votre foi parmi eux, et puissiez-vous les sauver tous ! Sauvez mon peuple ! Que j'apprenne chaque jour qu'il s'élève en sagesse et en vertu. Mes enfants, gardez le dépôt sacré des traditions ; souvenez-vous de mes labeurs. Que la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur demeure avec vous tous." Amen.

Nous ne terminerons pas ce long Mandement, qui est le dernier que Nous avons à vous adresser, sans vous faire observer que ce fut à pareil jour, il y a quarante ans, que notre vénéré prédécesseur prit, sous la protection de l'Immaculée Vierge, dont l'Eglise célèbre la bienheureuse naissance, possession de son nouveau diocèse. Il monta donc le trône épiscopal en un jour plein de grâces et de bénédictions. C'est dans ce même jour que Nous nous déchargeons du lourd fardeau que sa mort prématurée fait peser depuis trente-six ans sur nos faibles épaules. Priez donc, N. T. C. F., pour notre démission, aussi bien que Son exaltation tourne au plus grand bien de ce diocèse.

PRIÈRE À LA SAINTE VIERGE

O divine Marie, Vierge Immaculée et glorieuse Mère de Dieu, permettez qu'aujourd'hui Nous déposions à vos pieds sacrés le lourd fardeau de la charge pastorale qui Nous fut imposée il y a trente-six ans par l'Eglise, et que, pour cela, Nous dûmes recevoir avec une humble soumission, dans la ferme confiance que vous seriez vous-même notre soutien, notre guide, notre force, notre consolation.

Ce fut avec le plus ferme espoir que toutes les grâces, dont Nous sentions si vivement le besoin, nous seraient accordées, en temps opportun, que nous proclamâmes les inépuisables trésors de grâces cachées dans votre très-saint et immaculé Cœur, en érigeant dans toutes les paroisses et communautés de ce diocèse l'Archiconfrérie, en chargeant les Chanoines nouvellement institués d'en être les zèles propagateurs. Afin de mieux Nous assurer la protection de ce Cœur si admirable et si puissant, Nous voulûmes assister à la glorieuse définition du dogme de votre Immaculée Conception, qui a fait couler des torrents de grâces dans le monde entier, et en particulier dans ce diocèse, qui vous est tout spécialement dévoué !

Vous avez daigné, ô Mère de grâce et de miséricorde, accepter nos vœux et ceux de toutes les âmes dévotes que votre divin Fils a confiés à vos soins. C'est vous qui avez suppléé à tout ce qui Nous manquait de lumières, de talents, de connaissances, pour accomplir les œuvres de notre vocation. Aussi, tous ceux qui ont vu prospérer ces œuvres ont été forcés de reconnaître que vous étiez avec Nous, pour que votre adorable Fils fût glorifié, lui à qui est dû tout honneur dans les siècles des siècles.

Notre bonne et tendre Mère, achevez maintenant ce que vous avez daigné commencer, par pure bonté ; et mettez le comble à votre maternelle charité, en prenant sous votre protection toutes ces œuvres et en béniissant tous ceux et celles qui ont bien voulu y contribuer, afin qu'ils en reçoivent ici-bas la récompense au centuple avec la gloire éternelle dans le séjour des saints.

Daignez enfin accepter l'offrande de tout ce que Nous avons et de tout ce que Nous sommes, afin que déchargé du lourd fardeau que Nous avons porté jusqu'ici, par obéissance à la sainte Eglise que vous aimez tant, Nous puissions, dans la retraite, expier toutes les fautes de la vie passée pour qu'étant purifié de toute tache et souillure, Nous puissions entrer dans le Ciel dont vous êtes la Porte, pour jouir du bonheur éternel en votre présence et en la compagnie de tous les Anges et de tous les saints. Ainsi soit-il.

Sera le présent Mandement lu au prône de toutes les églises dans lesquelles se fait l'Office public et au Chapitre de toutes les Communautés religieuses, le premier dimanche après sa réception.

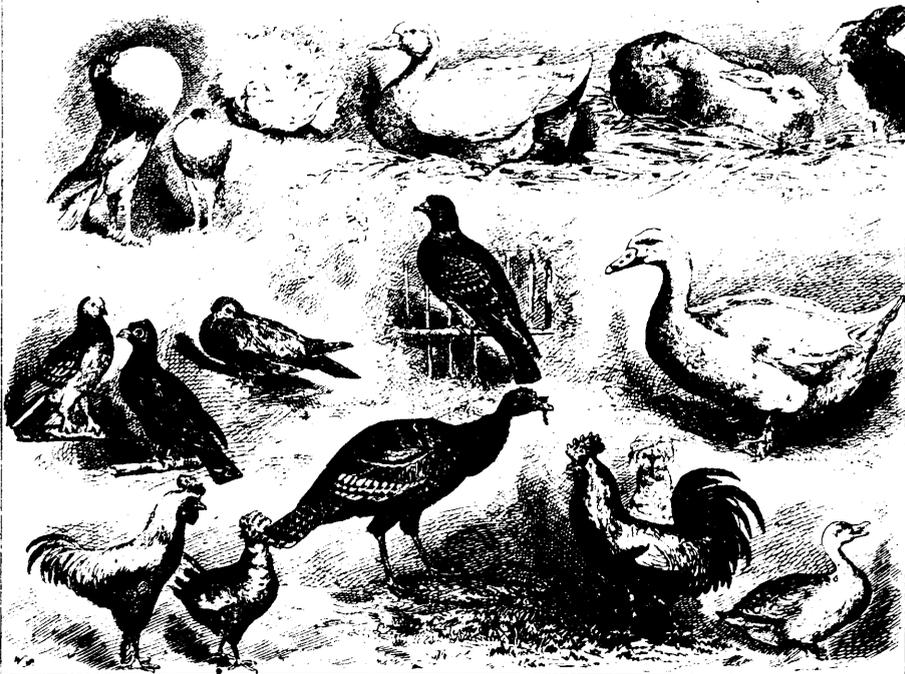
Donné à Montréal, le huit septembre mil huit cent soixante-seize, sous notre seing et sceau et le contre-seing de notre secrétaire.

† IG. EV. DE MONTREAL.

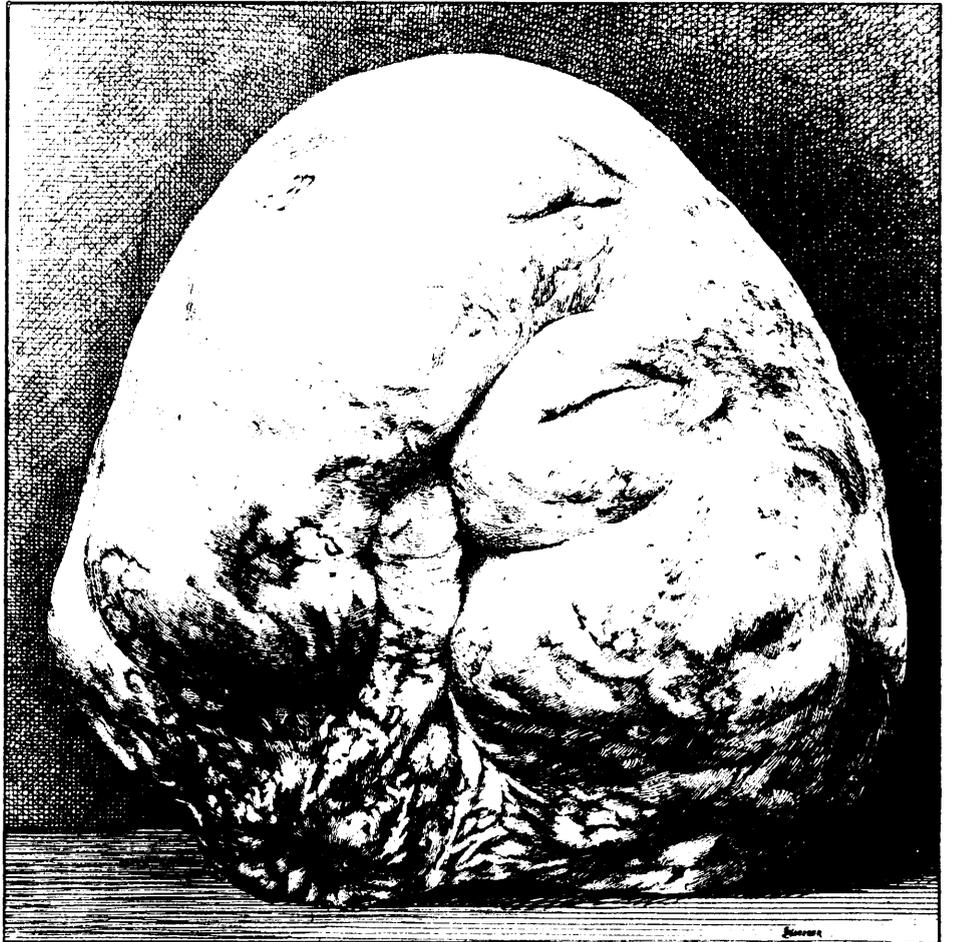
L. † S.

Par Monseigneur,

J. O. PARÉ, Chan. Secrétaire.



QUELQUES CROQUIS A L'EXPOSITION PROVINCIALE



UN CHAMPIGNON MONSTRE, DU GENRE *LYCOPERDON* (VESSE-DE-LOUP), RÉCEMMENT TROUVÉ SUR LA MONTAGNE

AVENTURES
DU
CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE XXVII.—LES GRANDS FROIDS DE NOËL

Il y eut alors un moment de désespoir. La pensée de la mort, et de la mort par le froid, apparut dans toute son horreur ; ce dernier morceau de charbon brûlait avec un crépitement sinistre ; le feu menaçait déjà de manquer, et la

température de la salle s'abaissait sensiblement. Mais Johnson alla chercher quelques morceaux de ce nouveau combustible que lui avaient fourni les animaux marins, et il en chargea le poêle ; il y ajouta de l'étoffe imprégnée d'huile gelée et obtint bientôt une chaleur suffisante. L'odeur de cette graisse était fort insupportable ; mais comment s'en débarrasser ? Il fallait s'y faire. Johnson convint lui-même que son expédient laissait à désirer et n'aurait aucun succès dans les maisons bourgeoises de Liverpool.

—Et pourtant, ajouta-t-il, cette odeur fort déplaisante amènera peut-être de bons résultats.

—Et lesquels donc demanda le charpentier. —Elle attirera sans doute les ours de notre côté, car ils sont friands de ces émanations.

—Bon, répliqua Bell, et la nécessité d'avoir des ours ?

—Ami Bell, répondit Johnson, il ne nous faut plus compter sur les phoques ; ils ont disparu et pour longtemps ; si les ours ne viennent pas à leur tour fournir leur part de combustible, je ne sais pas ce que nous deviendrons.

—Tu dis vrai, Johnson ; notre sort est loin d'être assuré ; cette situation est effrayante. Et si ce genre de chauffage vient à nous manquer... je ne vois pas trop le moyen...

—Il y en aurait encore un !...

—Encore un ? répondit Bell.

—Oui, Bell ! en désespoir de cause... mais jamais le capitaine... Et cependant, il faudra peut-être en venir là.

Le vieux Johnson secoua tristement la tête et tomba dans des réflexions silencieuses dont Bell ne voulut pas le tirer. Il savait que ces morceaux de graisse si péniblement acquis ne dureraient pas huit jours, malgré la plus sévère économie.

Le maître d'équipage ne se trompait pas. Plusieurs ours, attirés par ces exhalaisons fétides, furent signalés sous le vent du *Forward* ; les hommes valides leur donnèrent la chasse mais ces animaux sont doués d'une vitesse remarquable et d'une finesse qui déjoue tous les stratagèmes ; il fut impossible de les approcher, et les balles les plus adroites ne purent les atteindre.

L'équipage du brick fut sérieusement menacé de mourir de froid ; il était incapable de rester quarante-huit heures à une température pareille, qui envahirait la salle commune. Chacun voyait venir avec terreur la fin du dernier morceau de combustible.

Or, cela arriva le 20 décembre, à trois heures du soir ; le feu s'éteignit ; les matelots, rangés en cercle autour du poêle, se regardaient avec des yeux hagards. Hatteras demeurait immobile dans son coin ; le docteur, suivant son ha-



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

bitude, se promenait avec agitation ; il ne savait plus à quoi s'ingénier.

La température tomba subitement dans la salle à sept degrés au-dessous de zéro (—22° centig.).

Mais si le docteur était à bout d'imagination, s'il ne savait plus que faire, d'autres le savaient pour lui. Aussi, Shandon, froid et résolu, Pen, la colère aux yeux, et deux ou trois de leurs camarades, de ceux qui pouvaient encore se traiter, s'avancèrent vers Hatteras.

— "Capitaine !" dit Shandon.

Hatteras, absorbé dans ses pensées, ne l'entendit pas.

— "Capitaine !" répéta Shandon en le touchant de la main.

Hatteras se redressa.

— "Monsieur, dit-il.

— "Capitaine, nous n'avons plus de feu.

— "Eh bien ?" répondit Hatteras.

— "Si votre intention est que nous mourrions de froid, reprit Shandon avec une terrible ironie, nous vous prions de nous en informer !

— "Mon intention, répondit Hatteras d'une voix grave, est que chacun ici fasse son devoir jusqu'au bout.

— "Il y a quelque chose au-dessus du devoir, capitaine, répondit le second, c'est le droit à sa propre conservation. Je vous répète que nous sommes sans feu, et, si cela continue, dans deux jours, pas un de nous ne sera vivant !

— "Je n'ai pas de bois, répondit sourdement Hatteras.

— "Eh bien ! s'écria violemment Pen, quand on n'a plus de bois, on va en couper où il en pousse !"

Hatteras pâlit de colère.

— "Où, cela ?" dit-il.

— "A bord, répondit insolemment le matelot.

— "A bord ! reprit le capitaine, les poings crispés, l'œil étincelant.

— "Sans doute, reprit Pen ; quand le navire n'est plus bon à porter son équipage, on brûle le navire !"

Au commencement de cette phrase, Hatteras avait saisi une hache ; à la fin, cette hache était levée sur la tête de Pen.

— "Miserable !" s'écria-t-il.

Le docteur se jeta au-devant de Pen, qu'il repoussa ; la hache, retombant à terre, entailla profondément le plancher. Johnson, Bell, Simpson, groupés autour d'Hatteras, paraissaient décidés à le soutenir. Mais des voix lamentables, plaintives, douloureuses sortirent de ces cadres transformés en lits de mort.

— "Du feu ! du feu !" criaient les infortunés malades, envahis par le froid sous leurs couvertures.

Hatteras fit un effort sur lui-même, et, après quelques instants de silence, il prononça ces mots d'un ton calme :

— "Si nous détruisons notre navire, comment regagnerons-nous l'Angleterre ?

— "Monsieur, répondit Johnson, on pourrait peut-être brûler sans inconvénients les parties les moins utiles, le plat-bord, les bastingages... — Il restera toujours les chaloupes, reprit Shandon ; et, d'ailleurs, qui nous empêcherait de reconstruire un navire plus petit avec les débris de l'ancien ?... — Jamais !" répondit Hatteras.

— "Mais... reprirent plusieurs matelots en élevant la voix.

— "Nous avons de l'esprit-de-vin en grande quantité, répondit Hatteras ; brûlez-le jusqu'à la dernière goutte.

— "Eh bien, va pour l'esprit-de-vin !" répondit Johnson, avec une confiance affectée qui était loin de son cœur.

Et, à l'aide de larges mèches, trempées dans cette liqueur dont la flamme pâle léchait les parois du poêle, il put élever de quelques degrés la température de la salle.

Pendant les jours qui suivirent cette scène désolante, le vent revint dans le sud, le thermomètre remonta ; la neige tourbillonna dans une atmosphère moins rigide. Quelques-uns des hommes purent quitter le navire aux heures les moins humides du jour ; mais les ophthalmies et le scorbut retinrent la plupart d'entre eux à bord ; d'ailleurs, ni la chasse, ni la pêche ne furent praticables.

Au reste, ce n'était qu'un répit dans les atroces violences du froid, et, le 25, après une saute de vent inattendue, le mercure gelé disparut de nouveau dans la cuvette de l'instrument ; on dut alors s'en rapporter au thermomètre à esprit-de-vin, que les plus grands froids ne parvenaient pas à congeler.

Le docteur, épouvanté, le trouva à soixante-six degrés au-dessous de zéro (—52° centig.). C'est à peine s'il avait jamais été donné à l'homme de supporter une telle température.

La glace s'étendait en longs miroirs ternis sur le plancher ; un épais brouillard envahissait la salle ; l'humidité retombait en neige épaisse ; on ne se voyait plus ; la chaleur humaine se retirait des extrémités du corps ; les pieds et les mains devenaient bleus ; la tête se cerclait de fer, et la pensée confuse, amoindrie, gelée, portait au délire. Symptôme effrayant : la langue ne pouvait plus articuler une parole.

Depuis ce jour où on le menaça de brûler son navire, Hatteras rôdait pendant de longues heures sur le pont. Il surveillait, il veillait. Ce bois, c'était sa chair à lui ! On lui coupait un membre en en coupant un morceau ? Il était armé et faisait bonne garde, insensible au froid, à la neige, à cette glace qui roidissait ses vêtements et l'enveloppait comme d'une cuirasse de granit. Duk, le compagnon, aboyait sur ses pas et l'accompagnait de ses hurlements.

Un jour, le 15 décembre, il se précipita dans la salle, et, d'un air effrayé, prononçant d'une voix rauque, il dit :

— "Hatteras, lui dit-il, nous allons mourir faute de feu !

— "Jamais !" fit Hatteras, sachant bien à quelle demande il répondait ainsi.

— "Il le faut, reprit doucement le docteur.

— "Jamais, reprit Hatteras avec plus de force, jamais je n'y consentirai. Que l'on me désolât, si l'on veut !"

C'était la liberté d'agir donnée ainsi. Johnson et Bell s'élançèrent sur le pont. Hatteras entendit le bois de son brick craquer sous la hache. Il pleura.

Ce jour-là, c'était le jour de Noël, la fête de la famille, en Angleterre, la soirée des réunions enfantines ! Quel souvenir amer que celui de ces enfants joyeux autour de leur arbre enrubbanné ! Qui ne se rappelait ces longues pièces de viande rôtie que fournissait le bœuf engraisé pour cette circonstance ? Et ces tourtes, ces mincees-pies, où les ingrédients de toutes sortes se trouvaient amalgamés pour ce jour si cher aux cœurs anglais ? Mais ici, la douleur, le désespoir, la misère à son dernier degré, et pour bûche de Noël, ces morceaux du bois d'un navire perdu au plus profond de la zone glaciale !

Cependant, sous l'influence du feu, le sentiment et la force revinrent au cœur des matelots ; les boissons brûlantes de thé ou de café produisirent un bien-être instantané, et l'espoir est chose si tenace à l'esprit, que l'on se reprit à espérer. Ce fut dans ces alternatives que se termina cette funeste année 1860, dont le précocité hiver avait déjoué les hardis projets d'Hatteras.

Or, il arriva que précisément ce 1er janvier 1861 fut marqué par une découverte inattendue. Il faisait un peu moins froid ; le docteur avait repris ses études accoutumées ; il lisait les relations de sir Edward Belcher, sur son expédition dans les mers polaires. Tout d'un coup, un passage inaperçu jusqu'alors le frappa d'étonnement ; il relut, et ne put s'y méprendre.

Sir Edward Belcher racontait qu'après être parvenu à l'extrémité du canal de la Reine, il avait découvert des traces importantes et du passage et du séjour des hommes.

— "Ce sont, disait-il, des restes d'habitations bien supérieures à tout ce que l'on peut attribuer aux habitudes grossières des tribus errantes d'Esquimaux. Leurs murs sont bien assis dans le sol profondément creusé ; l'air de l'intérieur, recouverte d'une couche épaisse de beau gravier, a été pavée. Des ossements de rennes, de morses, de phoques s'y voient en grande quantité. Nous y rencontrâmes du charbon."

Aux derniers mots, une idée surgit dans l'esprit du docteur ; il emporta son livre et vint le communiquer à Hatteras.

— "Du charbon ! s'écria ce dernier.

— "Oui, Hatteras, du charbon ; c'est-à-dire le salut pour nous !

— "Du charbon ! sur cette côte déserte ! reprit Hatteras. Non, cela n'est pas possible ! — Pourquoi en douter, Hatteras ? Belcher n'en a pas avancé un tel fait sans être certain, sans l'avoir vu de ses propres yeux.

— "Eh bien, après, docteur ?

— "Nous ne sommes pas à cent milles de la côte où Belcher vit ce charbon ! Qu'est-ce qu'une excursion de cent milles ? Rien. On a souvent fait des recherches plus longues à travers les glaces et par des froids aussi grands. Partons donc, capitaine !

— "Partons !" s'écria Hatteras, qui avait rapidement pris son parti, et, avec la mobilité de son imagination, entrevoyait des chances de salut.

Johnson fut aussitôt prévenu de cette résolution ; il approuva fort le projet ; il le communiqua à ses camarades ; les uns y applaudirent, les autres l'accueillirent avec indifférence.

— "Du charbon sur ces côtes ! dit Wall, enfoui dans son lit de douleur.

— "Laissons-les faire," lui répondit mystérieusement Shandon.

Mais, avant même que les préparatifs de voyage fussent commencés, Hatteras voulut reprendre avec la plus parfaite exactitude la position du *Forward*. On comprend aisément l'importance de ce calcul, et pourquoi cette situation devait être mathématiquement connue. Une fois loin du navire, on ne saurait le retrouver sans chiffres certains.

Hatteras monta donc sur le pont ; il recueillit à divers moments plusieurs distances lunaires et les hauteurs méridiennes des principales étoiles.

Ces observations présentaient de sérieuses difficultés ; car, par cette basse température, le verre et les miroirs des instruments se couvraient d'une couche de glace au souffle d'Hatteras ; plus d'une fois ses paupières furent entièrement brûlées en s'appuyant sur le cuivre des lunettes.

Cependant il put obtenir des bases très-exactes pour ces calculs, et il revint le chiffrer dans la salle. Quand ce travail fut terminé, il releva la tête avec stupefaction, prit sa carte, la pointa et regarda le docteur.

— "Eh bien ?" demanda celui-ci.

— "Par quelle latitude nous trouvons-nous au commencement de l'hivernage ?

— "Mais par soixante-dix-huit degrés quinze minutes de latitude, et quatre-vingt-quinze degrés trente-cinq minutes de longitude, précisément au pôle du froid.

— "Eh bien, ajouta Hatteras à voix basse, notre champ de glace dérive ! nous sommes de deux degrés plus au nord et plus à l'ouest, à trois cent milles au moins de votre dépôt de charbon !

CHAPITRE XXVIII.—PRÉPARATIFS DE DÉPART

Hatteras ne voulut pas mettre son équipage au courant de cette situation nouvelle. Il avait raison. Ces malheureux, se sachant entraînés vers le nord avec une force irrésistible, se fussent livrés peut-être aux folies du désespoir. Le docteur le comprit et approuva le silence du capitaine.

Celui-ci avait renfermé dans son cœur les impressions que lui causait cette découverte. Ce fut son premier instant de bonheur depuis ces longs mois passés dans sa lutte incessante contre les éléments. Il se trouvait reporté à cent cinquante milles plus au nord, à peine à huit degrés du pôle ! Mais cette joie, il la cacha si profondément, que le docteur ne put pas même la soupçonner. Celui-ci se demanda bien pourquoi l'œil d'Hatteras brillait d'un éclat inaccoutumé ; mais ce fut tout, et la réponse si naturelle à cette question ne lui vint même pas à l'esprit.

Le *Forward*, en se rapprochant du pôle, s'était éloigné de ce gisement de charbon observé par sir Edward Belcher ; au lieu de cent milles, il fallait, pour le chercher, revenir de deux cent cinquante milles vers le sud. Cependant, après une courte discussion à cet égard entre Hatteras et Clawbonny, le voyage fut maintenu.

Si Belcher avait dit vrai, et l'on ne pouvait mettre sa véracité en doute, les choses devaient se trouver dans l'état où il les avait laissées. Depuis 1853, pas une expédition nouvelle ne fut dirigée vers ces continents extrêmes. On ne rencontrait que peu ou point d'Esquimaux sous cette latitude. La déconvenue arrivée à l'île Beechey ne pouvait se reproduire sur les côtes du Nouveau-Cornouailles. La basse température de climat conservait indéfiniment les objets abandonnés à son influence. Toutes les chances se réunissaient donc en faveur de cette excursion à travers les glaces.

On calcula que ce voyage pouvait durer quarante jours au plus, et les préparatifs furent faits par Johnson en conséquence.

Ses soins se portèrent d'abord sur le traîneau ; il était de forme groenlandaise, large de trente-cinq pouces, et long de vingt-quatre pieds. Les Esquimaux en construisent qui dépassent souvent cinquante pieds en longueur. Celui-ci se composait de longues planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et tendues comme un arc par deux fortes cordes. Cette disposition lui donnait un certain ressort de nature à rendre les chocs moins dangereux. Ce traîneau courait aisément sur la glace ; mais par les temps de neige, lorsque les couches blanches n'étaient pas encore durcies, on lui adaptait deux châssis verticaux juxtaposés, et, élevé de la sorte, il pouvait avancer sans accroître son tirage. D'ailleurs, en le frottant d'un mélange de soufre et de neige, suivant la méthode esquimaue, il glissait avec une remarquable facilité.

Son attelage se composait de six chiens ; ces animaux, robustes malgré leur maigreur, ne paraissaient pas trop souffrir de ce rude hiver ; leurs harnais de peau de daim étaient en bon état ; on devait compter sur cet équipage, que les Groenlandais d'Uppernawik avaient vendu en conscience. A eux six, ces animaux pouvaient traîner un poids de deux mille livres, sans se fatiguer outre mesure.

Les effets de campement furent une tente, pour le cas où la construction d'un snow-house (1) serait impossible, une large toile de mackintosh, destinée à s'étendre sur la neige, qu'elle empêchait de fondre au contact du corps, et enfin plusieurs couvertures de laine et de peau de buffle. De plus, on emporta l'halkett-boat.

Les provisions consistèrent en cinq caisses de pemmican pesant environ quatre cent cinquante livres ; on comptait une livre de pemmican par homme et par chien ; ceux-ci étaient au nombre de sept, en comprenant Duk ; les hommes ne devaient pas être plus de quatre. On emportait aussi douze gallons d'esprit-de-vin, c'est-à-dire cent cinquante livres à peu près, du thé, du biscuit en quantité suffisante, une petite cuisine portative, avec une notable quantité de mèches et d'étoupes, de la poudre, des munitions et quatre fusils à deux coups. Les hommes de l'expédition, d'après l'invention du capitaine Parry, devaient se ceindre de ceintures en caoutchouc, dans lesquelles la chaleur du corps et le mouvement de la marche maintenaient du café, du thé et de l'eau à l'état liquide.

Johnson soigna tout particulièrement la confection des snow-shoes (2), fixées sur des montures en bois garnies de lanières de cuir ; elles servaient de patins ; sur les terrains entièrement glacés et durcis, les mocassins de peau de daim les remplaçaient avec avantage ; chaque voyageur dut être muni de deux paires des unes et des autres.

Ces préparatifs si importants, puisqu'un détail omis peut amener la perte d'une expédition, demandèrent quatre jours pleins. Chaque midi, Hatteras eut soin de relever la position de son navire ; il ne dérivait plus, et il fallait cette certitude absolue pour opérer le retour.

Hatteras s'occupa de choisir les hommes qui devaient le suivre. C'était une grave décision à prendre ; quelques-uns n'étaient pas bons à emmener, mais on devait aussi regarder à les laisser à bord. Cependant, le salut commun dépendait de la réussite du voyage, il parut opportun au capitaine de choisir avant tout des compagnons sûrs et éprouvés.

Shandon se trouva donc exclu ; il ne manifesta, d'ailleurs, aucun regret à cet égard. James Wall, complètement alité, ne pouvait prendre part à l'expédition.

(1) Maison de neige.

(2) Chaussures à neige.

L'état des malades, au surplus, n'empiraient pas ; leur traitement consistait en frictions répétées et en fortes doses de jus de citron ; il n'était pas difficile à suivre et ne nécessitait aucunement la présence du docteur. Celui-ci se mit donc en tête des voyageurs, et son départ n'amena pas la moindre réclamation.

Johnson eût vivement désiré accompagner le capitaine dans sa périlleuse entreprise ; mais celui-ci le prit à part, et d'une voix affectueuse, presque émue :

— "Johnson, lui dit-il, je n'ai de confiance qu'en vous. Vous êtes le seul officier auquel je puisse laisser mon navire. Il faut que je vous sache la pour surveiller Shandon et les autres. Ils sont enchaînés ici par l'hiver ; mais qui sait les funestes résolutions dont leur méchanceté est capable. Vous serez muni de mes instructions formelles, qui remettront au besoin le commandement entre vos mains. Vous serez un autre moi-même. Notre absence durera quatre à cinq semaines au plus, et je serai tranquille, vous ayant là où je ne puis être. Il vous faut du bois, Johnson. Je le sais ! mais, autant qu'il sera possible, épargnez mon pauvre navire. Vous m'entendez, Johnson ?

— "Je vous entends, capitaine, répondit le vieux marin, et je resterai, puisque cela vous convient ainsi.

— "Merci !" dit Hatteras en serrant la main de son maître d'équipage, et il ajouta :

— "Si vous ne nous voyez pas revenir, Johnson, attendez jusqu'à la débâcle prochaine, et tâchez de pousser une reconnaissance vers le pôle. Si les autres s'y opposent, ne pensez plus à nous et ramenez le *Forward* en Angleterre.

— "C'est votre volonté, capitaine ?

— "Ma volonté absolue, répondit Hatteras.

— "Vos ordres seront exécutés," dit simplement Johnson.

Cette décision prise, le docteur regretta son digne ami, mais il dut reconnaître qu'Hatteras faisait bien en agissant ainsi.

Les deux autres compagnons de voyage furent Bell le charpentier, et Simpson. Le premier, bien portant, brave et dévoué, devait rendre de grands services pour les campements sur la neige ; le second, quoique moins résolu, accepta cependant de prendre part à une expédition dans laquelle il pouvait être fort utile en sa double qualité de chasseur et de pêcheur.

Ainsi ce détachement se composa d'Hatteras, de Clawbonny, de Bell, de Simpson et du fidèle Duk ; c'était donc quatre hommes et sept chiens à nourrir. Les approvisionnements avaient été calculés en conséquence.

Pendant les premiers jours de janvier, la température se maintint, en moyenne, à trente-trois au-dessous de zéro (—37° centig.). Hatteras guettait avec impatience un changement de temps ; plusieurs fois il consulta le baromètre, mais il ne fallait pas s'y fier ; cet instrument semble perdre sous les hautes latitudes sa justesse habituelle ; la nature, dans ces climats, apporte de notables exceptions à ses lois générales ; ainsi la pureté du ciel n'était pas toujours accompagnée de froid, et la neige ne ramenait pas une hausse dans la température ; le baromètre restait incertain, ainsi que l'avaient déjà remarqué beaucoup de navigateurs des mers polaires ; il descendait volontiers avec des vents du nord et de l'est ; bas, il amenait du beau temps ; haut, de la neige ou de la pluie. On ne pouvait donc compter sur ses indications.

Enfin, le 5 janvier, une brise de l'est ramena une reprise de quinze degrés ; la colonne thermométrique remonta à dix-huit degrés au-dessous de zéro (—28° centig.). Hatteras résolut de partir le lendemain ; il n'y tenait plus, à voir sous ses yeux dépecer son navire ; la dunette avait passé tout entière dans le poêle.

Donc, le 6 janvier, au milieu de rafales de neige, l'ordre du départ fut donné. Le docteur fit ses dernières recommandations aux malades ; Belle et Simpson échangeaient de silencieux serremments de mains avec leurs compagnons. Hatteras voulut adresser ses adieux à haute voix, mais il se vit entouré de mauvais regards. Il crut surprendre un ironique sourire sur les lèvres de Shandon. Il se tut. Peut-être même hésita-t-il un instant à partir, en jetant les yeux sur le *Forward*.

Mais il n'y avait pas à revenir sur sa décision ; le traîneau chargé et attelé attendait sur le champ de glace ; Bell prit les devants ; les autres suivirent. Johnson accompagna les voyageurs pendant un quart de mille ; puis Hatteras le pria de retourner à bord, ce que le vieux marin fit après un long geste d'adieu.

En ce moment, Hatteras, se retournant une dernière fois vers le brick, vit l'extrémité de ses mâts disparaître dans les sombres neiges du ciel.

CHAPITRE XXIX.—A TRAVERS LES CHAMPS

DE GLACE

La petite troupe descendit vers le sud-est. Simpson dirigeait l'équipage du traîneau. Duk l'aidait avec zèle, ne s'étonnant pas trop du métier de ses semblables. Hatteras et le docteur marchaient derrière, tandis que Bell, chargé d'éclairer la route, s'avancait en tête, sondant les glaces du bout de son bâton ferré.

La hausse du thermomètre annonçait une neige prochaine ; celle-ci ne se fit pas attendre et tomba bientôt en épais flocons. Ces tourbillons opaques ajoutaient aux difficultés du voyage ; on s'écartait de la ligne droite ; on n'allait pas vite ; cependant, on put compter sur une moyenne de trois milles à l'heure.

Le champ de glace, tourmenté par les pressions de la glace, présentait une surface inégale et raboteuse ; les bouts du traîneau deve-

naient fréquents, et, suivant les pentes de la route, il s'inclinait parfois sous des angles inquiétants; mais enfin on se tira d'affaire.

Hatteras et ses compagnons se renfermaient avec soin dans leurs vêtements de peau, taillés à la mode groenlandaise; ceux-ci ne brillaient pas par la coupe, mais ils s'approprièrent aux nécessités du climat; la figure des voyageurs se trouvait encadrée dans un étroit capuchon impénétrable au vent et à la neige; la bouche, le nez, les yeux subsistaient seuls le contact de l'air, et il n'eût pas fallu les en garantir; rien d'incommode comme les hautes cravates et les cache-nez, bientôt roidis par la glace; le soir, on n'eût pu les enlever qu'à coups de hache, ce qui, même dans les mers arctiques, est une vilaine manière de se débarrasser. Il fallait, au contraire, laisser un libre passage à la respiration, qui, devant un obstacle, se fit immédiatement congelée.

L'interminable plaine se poursuivait avec une fatigante monotonie; partout des glaçons amoncelés sous des aspects uniformes, des hummocks dont l'irrégularité finissait par sembler régulière, des blocs fondus dans un même moule, et des ice-bergs entre lesquels serpentaient de tortueuses vallées; on marchait la boussole à la main; les voyageurs parlaient peu. Dans cette froide atmosphère, ouvrir la bouche constituait une véritable souffrance: des cristaux de glace aigus se formaient soudain entre les lèvres, et la chaleur de l'haleine ne parvenait pas à les dissoudre. La marche restait silencieuse, et chacun tâta de son bâton ce sol inconnu. Les pas de Bell s'imprégnaient dans les couches molles; on les suivait attentivement, et là où il passait, le reste de la troupe pouvait se hasarder à son tour.

Des traces nombreuses d'ours et de renards se croisaient en tous sens; mais il fut impossible, pendant cette première journée, d'apercevoir un seul de ces animaux; les chasser eût été d'ailleurs dangereux et inutile; on ne pouvait encombrer le traîneau déjà lourdement chargé.

Ordinairement, dans les excursions de ce genre, les voyageurs ont soin de laisser des dépôts de vivres sur leur route; ils les placent dans des cachettes de neige à l'abri des animaux, se déchargeant d'autant pour leur voyage, et, au retour, ils reprennent peu à peu ces approvisionnements, qu'ils n'ont pas eu la peine de transporter.

Hatteras ne pouvait recourir à ce moyen sur un champ de glace peut-être mobile; en terre ferme, ces dépôts eussent été praticables, mais non à travers les ice-fields, et les incertitudes de la route rendaient fort problématique un retour aux endroits déjà parcourus.

A midi, Hatteras fit arrêter sa petite troupe à l'abri d'une muraille de glace; le déjeuner se composa de pemmican et de thé bouillant; les qualités revivifiantes de cette boisson produisirent un véritable bien-être, et les voyageurs ne s'en firent pas faute.

La route fut reprise après une heure de repos; vingt milles environ avaient été franchis pendant cette première journée de marche; au soir, hommes et chiens étaient épuisés.

Cependant, malgré la fatigue, il fallut construire une maison de neige pour y passer la nuit; la tente eût été insuffisante. Ce fut l'affaire d'une heure et demie. Bell se montra fort adroit; les blocs de glaces taillés au couteau se superposèrent avec rapidité, s'arrondirent en forme de dôme, et un dernier quartier vint assurer la solidité de l'édifice, en formant clef de voûte; la neige molle servait de mortier; elle remplissait les interstices; et bientôt durcie, elle fit un bloc unique de la construction tout entière.

L'ouverture étroite, et par laquelle on se glissait en rampant, donnait accès dans cette grotte improvisée; le docteur s'y enfourna non sans peine, et les autres le suivirent. On prépara rapidement le souper sur la cuisine à esprit-de-vin. La température intérieure de cette snow-house était fort supportable; le vent, qui faisait rage au dehors, ne pouvait y pénétrer.

"A table!" s'écria bientôt le docteur de sa voix la plus aimable.

Et ce repas, toujours le même, peu varié, mais réconfortant, se prit en commun. Quand il fut terminé, on ne songea plus qu'au sommeil; les toiles de mackintosh, étendues sur la couche de neige, préservaient de toute humidité. On fit sécher à la flamme de la cuisinière portative les bas et les chaussures; puis, trois des voyageurs, enveloppés dans leur couverture de laine, s'endormirent tour à tour sous la garde du quatrième; celui-là devait veiller à la sûreté de tous et empêcher l'ouverture de la maison de se boucher, car, faute de ce soin, on risquait d'être enterré vivant.

Duk partageait la chambre commune; l'équipage de chiens demeurait au dehors, et, après avoir pris sa part du souper, il se blottit sous une neige qui lui fit bientôt une imperméable couverture.

La fatigue de la journée amena un prompt sommeil. Le docteur prit son quart de veille à trois heures du matin; Pouragan se déchaînait dans la nuit. Situation étrange que celle de ces gens isolés, perdus dans les neiges, enfouis dans ce tombeau dont les murailles s'épaississaient sous les rafales!

Le lendemain matin, à six heures, la marche monotone fut reprise; toujours mêmes vallées, mêmes ice-bergs, une uniformité qui rendait difficile le choix des points de repère. Cependant la température, s'abaissant de quelques degrés, rendit plus rapide la course des voyageurs, en glaçant les couches de neige. Souvent on rencontrait certains monticules qui ressemblaient à des cairns ou à des cachettes

d'Esquimaux; le docteur en fit démolir un pour l'acquit de sa conscience et n'y trouva qu'un simple bloc de glace.

"Qu'espérez-vous, Clawbonny? lui dit Hatteras; ne sommes-nous pas les premiers hommes à fouler cette partie du globe?"

"Cela est probable, répondit le docteur, mais enfin, qui sait?"

"Ne perdons pas de temps en vaines recherches, reprenait le capitaine; j'ai hâte d'avoir rejoint mon navire, quand même ce combustible si désiré viendrait à nous manquer."

"A cet égard, dit le docteur, j'ai bon espoir."

"Docteur, disait souvent Hatteras, j'ai eu tort de quitter le *Forward*, c'est une faute! la place d'un capitaine est à son bord, et non ailleurs."

"Johnson est là."

"Sans doute! Enfin... hâtons-nous! hâtons-nous!"

L'équipage marchait rapidement; on entendait les cris de Simpson qui excitait les chiens. Ceux-ci, par suite d'un curieux phénomène, couraient sur un sol enflammé, et les châssis du traîneau semblaient soulever une poussière d'étincelles. Le docteur s'était porté en avant pour examiner la nature de cette neige, quand tout d'un coup, en voulant sauter un hummock, il disparut. Bell, qui se trouvait rapproché de lui, accourut aussitôt.

"Eh bien, monsieur Clawbonny, cria-t-il avec inquiétude, pendant qu'Hatteras et Simpson le rejoignaient, où êtes-vous?"

"Docteur! fit le capitaine."

"Par ici! dans un trou, répondit une voix rassurante; un bout de corde, et je remonte à la surface du globe."

On tendit une corde au docteur, qui se trouvait blotti au fond d'un entonnoir creux d'une dizaine de pieds; il s'attacha par le milieu du corps, et ses trois compagnons le halèrent, non sans peine.

"Êtes-vous blessé? demanda Hatteras."

"Jamais! il n'y a pas de danger avec moi, répondit le docteur en secouant sa bonne figure toute neigeuse."

"Mais comment cela vous est-il arrivé?"

"Eh! c'est la faute de la réfraction! répondit-il en riant, toujours la réfraction! j'ai cru franchir un intervalle large d'un pied, et je suis tombé dans un trou profond de dix!"

"Ah! les illusions d'optique! ce sont les seules illusions qui me restent, mes amis, mais j'aurai de la peine à les perdre! Que cela vous apprend à ne jamais faire un pas sans avoir sondé le terrain, car il ne faut pas compter sur ses sens! Ici les oreilles entendent de travers et les yeux voient faux! C'est vraiment un pays de prédilection."

"Pouvons-nous continuer notre route? demanda le capitaine."

"Continuons, Hatteras, continuons! cette petite chute m'a fait plus de bien que de mal."

La route au sud-est fut reprise, et, le soir venu, les voyageurs s'arrêtaient, après avoir franchi une distance de vingt-cinq milles; ils étaient harassés, ce qui n'empêcha pas le docteur de gravir une montagne de glace, pendant la construction de la maison de neige.

La lune, presque pleine encore, brillait d'un éclat extraordinaire dans le ciel pur; les étoiles jetaient des rayons d'une intensité surprenante; du sommet de l'ice-berg, la vue s'étendait sur l'immense plaine, hérissée de monticules aux formes étranges; à les voir épars, resplendissant sous les faisceaux lunaires, découpant leurs profils nets sur les ombres avoisinantes, semblables à des colonnes debout, à des fûts renversés, à des pierres tumulaires, on eût dit un vaste cimetière sans arbres, triste, silencieux, infini, dans lequel vingt générations du monde entier se fussent couchées à l'aise pour le sommeil éternel.

Malgré le froid et la fatigue, le docteur demeura dans une longue contemplation dont ses compagnons eurent beaucoup de peine à l'arracher; mais il fallait songer au repos; la hutte de neige était préparée; les quatre voyageurs s'y blottirent comme des taupes et ne tardèrent pas à s'endormir.

Le lendemain et les jours suivants se passèrent sans amener aucun incident particulier; le voyage se faisait facilement ou difficilement, avec rapidité ou lenteur, suivant les caprices de la température, tantôt âpre et glaciale, tantôt humide et pénétrante; il fallait, selon la nature du sol, employer soit les mocassins, soit les chaussures à neige.

On atteignit ainsi le 15 janvier; la lune, dans son dernier quartier, restait peu de temps visible; le soleil, quoique toujours caché sous l'horizon, donnait déjà six heures d'une sorte de crépuscule, insuffisant encore pour éclairer la route; il fallait la jalonner d'après la direction donnée par le compas. Bell prenait la tête; Hatteras marchait en ligne droite derrière lui. Puis Simpson et le docteur, les relevant l'un par l'autre, de manière à n'apercevoir qu'Hatteras, cherchaient ainsi à se maintenir dans la ligne droite. Et cependant, malgré leurs soins, ils s'en écartaient parfois de trente et quarante degrés; il fallait alors recommencer le travail des jalons.

Le 15 février, le dimanche, Hatteras estimait avoir fait à peu près cent milles dans le sud; cette matinée fut consacrée à la réparation de divers objets de toilette et de campement; la lecture du service divin ne fut pas oubliée.

A midi, l'on se remit en marche; la température était froide; le thermomètre marquait seulement trente-deux degrés au-dessous de zéro (36° centigr.), dans une atmosphère très-pure.

Tout à coup, et sans que rien pût faire présager ce changement soudain, il s'éleva de terre une vapeur dans un état complet de congélation; elle atteignit une hauteur de quatre-vingt-dix pieds environ, et resta immobile; on ne se voyait plus à un pas de distance; cette vapeur s'attachait aux vêtements, qu'elle hérissait de longs prismes aigus.

Les voyageurs, surpris par ce phénomène du frost-rime (1), n'eurent qu'une pensée d'abord, celle de se réunir; aussitôt ces divers appels se firent entendre:

"Oh! Simpson!"

"Bell! par ici!"

"Monsieur Clawbonny!"

"Docteur!"

"Capitaine! où êtes-vous?"

Les quatre compagnons de route se cherchaient, les bras étendus dans ce brouillard intense, qui ne laissait aucune perception au regard. Mais ce qui devait les inquiéter, c'est qu'aucune réponse ne leur parvenait; on eût dit cette vapeur impropre à transmettre les sons.

Chacun eut donc l'idée de décharger ses armes, afin de se donner un signal de ralliement. Mais, si le son de la voix paraissait trop faible, les détonations des armes à feu étaient trop fortes, car les échos s'en emparèrent, et, répétées dans toutes les directions, elles produisirent un roulement confus, sans direction appréciable.

Chacun agit alors suivant ses instincts. Hatteras s'arrêta, et, se croisant les bras, attendit. Simpson se contenta, non sans peine, de retenir son traîneau. Bell revint sur ses pas, dont il chercha soigneusement les marques avec la main. Le docteur, se heurtant aux blocs de glace, tombant et se relevant, alla de droite et de gauche, coupant ses traces et s'égarant de plus en plus.

Au bout de cinq minutes, il se dit:

"Cela ne peut pas durer! Singulier climat! Un peu trop d'imprévu, par exemple! On ne sait sur quoi compter, sans parler de ces prismes aigus qui vous déchirent la figure. Aho! aho! capitaine!" cria-t-il de nouveau.

Mais il n'obtint pas de réponse; à tout hasard, il rechargea son fusil, et, malgré ses gants épais, le froid du canon lui brûlait les mains. Pendant cette opération, il lui sembla entrevoir une masse confuse qui se mouvait à quelques pas de lui.

"Enfin! dit-il, Hatteras! Bell! Simpson! Est-ce vous? Voyons, répondez!"

Un sourd grognement se fit entendre.

"Hâ! pensa le bon docteur, qu'est-ce cela!"

La masse se rapprochait; en perdant leur dimension première, ses contours s'accusaient davantage. Une pensée terrible se fit jour à l'esprit du docteur.

"Un ours!" se dit-il.

En effet, ce devait être un ours de grande dimension; égaré dans le brouillard, il allait, venait, retournait sur ses pas, au risque de heurter ces voyageurs dont certainement il ne soupçonnait pas la présence.

"Cela se complique!" pensa le docteur en restant immobile.

Tantôt il sentait le souffle de l'animal, qui, peu après, se perdait dans ce frost-rime; tantôt il entrevoyait les pattes énormes du monstre battant l'air, et elles passaient si près de lui que ses vêtements furent plus d'une fois déchirés par des griffes aiguës; il sautait en arrière, et alors la masse en mouvement s'évanouissait à la façon des spectres fantasmagoriques.

Mais, en reculant ainsi, le docteur sentit le sol s'élever sous ses pas; s'aidant des mains, se cramponnant aux arêtes des glaçons, il gravit un bloc, puis deux; il tâta du bout de son bâton.

"Un ice-berg! se dit-il; si j'arrive au sommet, je suis sauvé!"

Et, ce disant, il grimpa avec une agilité surprenante à quatre-vingts pieds d'élévation environ; il dépassait de la tête le brouillard gelé, dont la partie supérieure se tranchait nettement.

"Bon!" se dit-il, et, portant ses regards autour de lui, il aperçut ses trois compagnons émergeant de ce fluide dense.

"Hatteras!"

"Monsieur Clawbonny!"

"Bell!"

"Simpson!"

Ces quatre cris partirent presque en même temps; le ciel, allumé par un magnifique halo, jetait des rayons pâles qui coloraient le frost-rime à la façon des nuages, et le sommet des ice-bergs semblait sortir d'une masse d'argent liquide. Les voyageurs se trouvaient circonscrits dans un cercle de moins de cent pieds de diamètre. Grâce à la pureté des couches d'air supérieures, par une température très-froide, leurs paroles s'entendaient avec une extrême facilité, et ils purent converser du haut de leur glaçon. Après les premiers coups de fusil, chacun d'eux, n'entendant pas de réponse, n'avait eu rien de mieux à faire que de s'élever au-dessus du brouillard.

"Le traîneau! cria le capitaine."

"A quatre-vingts pieds au-dessous de nous, répondit Simpson."

"En bon état?"

"En bon état."

"Et l'ours? demanda le docteur."

"Quels ours? répondit Bell."

"L'ours que j'ai rencontré, qui a failli me briser le crâne."

"Un ours! fit Hatteras; descendons alors."

"Mais non! répliqua le docteur, nous nous perdrons encore, et ce serait à recommencer."

"Et si cet animal se jette sur nos chiens!..." dit Hatteras.

En ce moment, les aboiements de Duk retentirent; ils sortaient du brouillard, et ils arrivaient facilement aux oreilles des voyageurs.

"C'est Duk! s'écria Hatteras. Il y a certainement quelque chose. Je descends."

Des hurlements de toute espèce sortaient alors de la masse, comme un concert effrayant: Duk et les chiens donnaient avec rage. Tout ce bruit ressemblait à un bourdonnement formidable, mais sans éclat, ainsi qu'il arrive à des sons produits dans une salle capitonnée. On sentait qu'il se passait là, au fond de cette brume épaisse, quelque combat invisible, et la vapeur s'agitait parfois comme la mer pendant la lutte des monstres marins.

"Duk! Duk! s'écria le capitaine en se disposant à rentrer dans le frost-rime."

"Attendez! Hatteras; attendez!" répondit le docteur; il me semble que le brouillard se dissipe."

Il ne se dissipait pas, mais il baissait comme l'eau d'un étang qui se vide peu à peu; il paraissait rentrer dans le sol où il avait pris naissance; les sommets resplendissants des ice-bergs grandissaient au-dessus de lui, d'autres, immergés jusqu'au sommet, sortaient comme des îles nouvelles; par une illusion d'optique facile à concevoir, les voyageurs, arrachés à leurs cônes de glace, croyaient s'élever dans l'atmosphère, tandis que le niveau supérieur du brouillard s'abaissait au-dessous d'eux.

Bientôt le haut du traîneau apparut, puis les chiens d'attelage, puis d'autres animaux au nombre d'une trentaine, puis de grosses masses s'agitant, et Duk sautant, dont la tête sortait de la couche gelée et s'y replongeait tour à tour.

"Des renards! s'écria Bell."

"Des ours! répondit le docteur; un, trois, cinq!"

"Nos chiens! nos provisions!" fit Simpson.

Une bande de renards et d'ours, ayant rejoint le traîneau, faisait une large brèche aux provisions. L'instinct du pillage les réunissait dans un parfait accord; les chiens aboyaient avec fureur, mais la troupe n'y prenait pas garde, et la scène de destruction se poursuivait avec acharnement.

"Feu!" s'écria le capitaine en déchargeant son fusil.

Ses compagnons l'imitèrent. Mais, à cette quadruple détonation, les ours, relevant la tête et poussant un grognement comique, donnèrent le signal du départ; ils prirent un petit trot que le galop d'un cheval n'eût pas égalé, et, suivis de la bande de renards, ils disparurent bientôt au milieu des glaçons du nord.

(A continuer)

Une nouvelle légende sur Richard Wagner. Un jour de la semaine dernière, l'Eternel se rappela tout à coup qu'il avait à s'occuper d'un acte de justice.

En conséquence, il fit signe à l'un des membres de la milice céleste d'accourir, et l'ange Gabriel arriva à toutes ailes.

—Ange Gabriel, dit alors le Père vénéré des mondes, va-t'en sur la terre et amène-moi le nommé Richard Wagner, le même qui passe pour être le plus bryant des musiciens.

En moins d'une seconde, l'ange descendit en Bavière; là, il saisit Richard Wagner par un de ses cheveux et il l'amena, terrifié, au pied de ce trône de diamant sur lequel siège le grand Artisan de l'univers.

—Richard Wagner, dit alors l'Eternel d'une voix assez forte pour faire trembler le monde sur son axe, l'homme, que j'ai tiré de l'argile, s'étudie à être ingrat de plus en plus, musicalement parlant. Je lui ai donné le rossignol, la fauvette, le bouvreuil, le pinson et d'autres admirables chanteurs. J'ai mis de l'harmonie dans le mouvement des sphères, de la mélodie dans le balancement des mers, de la musique dans le bruit que le vent fait dans les feuilles des roseaux et des arbres. J'ai suscité Orphée, le roi David, Cimarosa, Rossini, Meyerbeer et Halévy. Et cependant l'homme s'entête de l'opérette et il vient d'inventer le *Cri-cri*. Richard Wagner, tu vas retourner en Europe, et, sous forme de châtimement à l'adresse de la race humaine, tu feras un nouvel opéra.

A un instant de là, en effet, Richard Wagner redescendait en Bavière et il écrivait son opéra des *Nibelungen* pour le théâtre de Bayreuth.

—Ce n'est pas le certificat d'une personne dont on peut soupçonner la véracité, mais bien, au contraire, l'affirmation d'hommes qui ont, avant tout, à cœur le respect et l'honneur de la profession pour objectif. Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul dans la Puissance qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables. C'est à l'acheteur, s'il ne veut pas être trompé, à vérifier lui-même l'exactitude de la préparation qu'on lui offre sous le titre de Vin de Quinine. Allez donc chez MM. Devins et Bolton et vous serez satisfaits.

C'EST ENNUYEUX!—Combien il est désagréable, lorsqu'on est dans l'église, écoutant la parole puissante de quelque grand prédicateur, d'être constamment dérangé par la toux continue et persistance d'un voisin! Cependant, rien n'est plus facile que d'arrêter une toux: une couple de TROCHISQUES PULMONAIRES DE WINGATE opèrent instantanément ce résultat.

(1) Fumée gelée.



LA GUERRE D'ORIENT—FEMMES SERBES ORNANT LES TOMBES DES VICTIMES



UN BERGER DE LA PALESTINE

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1.)

(Suite)

Dans son discours du 6 juillet, Brougham avait, aux yeux de l'opinion publique, récusé de la manière la plus adroite et en même temps la plus sarcastique, le tribunal devant lequel il comparait. Voici ses paroles :

Il a été dit, je le sais, par les promoteurs de ce bill, que mon illustre client serait traité comme si elle était le plus humble sujet du royaume et non le premier. Ah ! plutôt à Dieu qu'elle fût dans la situation du dernier sujet du royaume ! Plût à Dieu qu'elle ne se fût jamais élevée au-dessus du plus humble de ceux qui doivent soumission à Sa Majesté ! Elle eût été protégée par ce triple rempart à l'abri duquel les lois d'Angleterre gardent la vie et l'honneur de la plus pauvre femme. Avant qu'un pareil bill eût pu être présenté contre tout autre individu, il y aurait eu une sentence de divorce prononcée par la cour du consistoire, il y aurait eu un verdict prononcé par un jury, qui eût sympathisé avec les sentiments de l'accusée, et qui, pris dans les mêmes rangs de la société, sachant que les preuves produites contre elle pourraient dans des circonstances analogues, être produites contre leurs femmes et leurs filles, eussent éprouvé le besoin de se défendre contre un danger commun. Il n'y aurait eu parmi ses juges nul homme attaché au service de son mari, car son avocat aurait eu le droit de le récuser, nul homme pris à gages par son mari selon son bon plaisir, nul homme en situation d'être enchaîné à son mari, soit par la reconnaissance pour des faveurs passées, soit par l'attente de faveurs futures. Elles eût été jugée par douze Anglais honnêtes, impartiaux, désintéressés, au seuil desquels l'influence exercée sur les présents juges aurait pu s'agiter pendant des années, sans faire sur eux, en aucune manière, cette impression, soit de crainte, soit d'espérance, objet de ses calculs et de ses efforts. Elle a donc bien raison de se plaindre et de ne pas être le dernier sujet de Sa Majesté, et je puis assurer vos seigneuries qu'elle sacrifierait bien volontiers toutes choses, excepté son honneur, qui lui est plus cher que la vie, pour obtenir le plus pauvre de ces cottages où toute femme anglaise est à l'abri de l'iniquité (1).

Le dix-sept d'août, Brougham parvint encore à surpasser le chef-d'œuvre dont cette citation peut donner une idée. Lord Carnarvon, dans un discours remarquable, s'était opposé à la mesure. Une discussion légale s'était élevée ; on prétendait que l'affaire de la reine ne pouvait être abordée que par un procès pour haute trahison ; les juges consultés décidèrent que Bergami étant un étranger, ne pouvait être accusé de ce crime, et ils donnèrent gain de cause sur ce point au ministère.

Brougham, qui s'appuyait sur l'état de l'opinion publique, qui connaissait les craintes et les appréhensions des lords eux-mêmes—car il avait fallu, par une mesure disciplinaire pour le moins étrange, porter une amende contre ceux qui s'absenteraient sans cause légitime—Brougham, qui n'ignorait point que l'on se rendait enfin compte de la situation et que l'on se sentait tout au bord d'un abîme, exploita habilement et hardiment tous les sentiments qui s'agitaient dans l'âme de ses juges (3). Il ne se contenta point de faire appel à leur honneur, à leur justice, à leur humanité, à leur respect de l'opinion publique ; il sut, dans des phrases habiles et qui ne donnaient aucunement prise à la censure, évoquer le fantôme de la révolution dont les signes avant-coureurs ne manquaient pas autour d'eux. " Il est vrai, s'écria-t-il, que votre comité s'est prononcé en faveur du bill ; mais cela ne saurait aucunement vous lier. Il est le plus grand de tous les fous celui qui, pour le plaisir de paraître conséquent avec lui-même, court à une ruine certaine ; plus vous reviendrez promptement sur vos pas, plus vous rendrez service au pays ; en arrêtant de suite les progrès de cette mesure, vous aurez sauvé l'état." Denman, qui parla ensuite, fut cette fois presque aussi éloquent que Brougham. Son discours fut interrompu par l'entrée de la reine (4).

(1) A Journal of the Reigns of King George IV, and of King William IV, by the late F. Charles Greville ; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York : Appleton and cie., 1875, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. Revue des Deux-Mondes, 1876.

(2) Nous empruntons cette traduction à M. Saint-René Taillandier.

(3) Pas moins de 48 lords profitèrent des raisons d'excuse admises et envoyèrent leurs excuses.

(4) Hughes' History of England.

On peut s'imaginer le coup de théâtre. La reine n'était pas attendue, bien qu'à plusieurs reprises la rumeur eût annoncé qu'elle le rendrait à la chambre des lords. Le noble aréopage la reçut avec toutes les marques du plus profond respect. Elle montra le plus grand calme et la plus grande dignité, et se retira avant la fin de la séance ; toute l'assemblée se levant à son départ comme à son arrivée. Elle eut la satisfaction d'entendre dire à Denman que quelles que fussent les suites de ce procès, quelques tourments que l'on infligeât à Sa Majesté, il ne lui refuserait jamais l'hommage et le respect dus à sa haute position, à son esprit supérieur et aux vertus éclatantes qui avaient brillé dans une vie toute de persécution ; qu'il ne rendrait jamais à une autre qui pourrait usurper sa place, le respect et les honneurs dus à elle seule.

Le procureur et le solliciteur-général répondirent avec une grande habileté à ces deux discours, et Brougham leur répliqua.

Le 19 août, lord King et lord Grey essayèrent en vain d'enrayer cette affaire désastreuse dans la marche fatale qu'elle suivait. Leurs propositions furent négatives par d'imposantes majorités. Le chancelier ordonna au procureur-général d'ouvrir les débats. Lord Eldon, qui occupait le fameux sac de laine, a laissé un très-grand nom. Il était alors à l'apogée de sa réputation comme jurisconsulte ; mais il avait fort à faire à rester impartial sans nuire au gouvernement dont il faisait partie, et à contenir dans les bornes d'une discussion respectueuse un homme aussi habile que Brougham. Plusieurs des décisions du chancelier furent en faveur de l'accusée. Le procureur-général du roi, M. Gifford, était, aussi lui, un joueur redoutable ; s'il n'avait point le génie de Brougham, il était son égal comme jurisconsulte, et aussi brisé que lui à toutes les ruses et les surprises de la guerre professionnelle. Le discours dans lequel il exposa les moyens de la poursuite produisit une vive impression sur-le-champ et plus tard au dehors. Dans la salle même, l'effet en fut un peu diminué par un nouvel incident. Le bruit des trompettes et des tambours, et les acclamations de la foule qui annonçaient l'arrivée de la reine, couvrirent les dernières phrases de l'orateur ; et Cobbett essaya de faire la même chose sous une autre forme pour tout le pays.

J'étais dans le Hertfordshire, dit-il, quand ce discours fut prononcé. A mon retour, et voyant l'impression qu'il avait produite, j'écrivis et publiai, le 23 août, une réponse dont il fut vendu plus de 100,000 exemplaires ; elle fut imprimée et réimprimée dans tout le royaume, et elle arrêta la contagion (*it stayed the plague*) ; elle donna une bonne direction à l'opinion publique, et neutralisa d'avance tout ce qui put être dit plus tard contre la reine, même par le solliciteur-général, l'avocat le plus habile du royaume.

Cobbett était, en effet, la trompette et la grosse caisse du parti, et ses violentes diatribes ébranlaient plus profondément les masses que les périodes cicéroniennes et les admirables sarcasmes de Brougham.

Ce dernier devait encore subir, de la part de sa terrible cliente, une nouvelle épreuve bien propre à le décontenancer, s'il n'eût été le plus patient et le plus imperturbable des défenseurs. La reine venait d'entrer, lorsqu'à la suite du discours du procureur-général, commença l'audition des témoins. Le troisième nom qui fut appelé fut celui de Théodore Majocchi ; en l'entendant, la reine poussa un cri étouffé, se leva brusquement et sortit. Cet homme avait été à son service, et l'indignation qu'elle éprouvait, l'horreur que lui inspirait cet ingrat, ce Judas qu'elle voyait pour la première fois parmi ses ennemis, pouvaient très-bien expliquer son émotion. Cependant, cette scène prêtait à une toute autre interprétation ; la reine avait pu être effrayée par l'apparition soudaine d'un confident, d'un complice de ses désordres. Le témoignage de l'ancien majordome parut d'abord écrasant ; mais, tandis que la poursuite jouissait de son triomphe, la défense étudiait soigneusement les côtés faibles, les invraisemblances du récit.

Bientôt Brougham fit payer cher à Majocchi l'émotion qu'il avait causée à la

reine, et l'inquiétude que l'incartade de sa cliente avait dû lui donner. Rarement l'art du *cross-examining*, de ce que nous appelons ici les *transquestions*, fut poussé aussi loin. S'apercevant de ses contradictions, voyant qu'il allait perdre la carte, l'Italien crut bien faire en se réfugiant obstinément dans une même formule. A presque toutes les questions, il répondait : " Je ne m'en souviens plus," "*non mi ricordo*."

Il est facile de comprendre tout le parti qu'un avocat comme Brougham put tirer d'un pareil système. Le mot a fait fortune ; il est resté au barreau, et s'est propagé jusqu'à nous. Au Canada comme en Angleterre, le *non mi ricordo* est encore aujourd'hui le synonyme d'une réponse évasive, d'un parjure par réticence.

L'examen des témoins se continua jusqu'au sept de septembre ; ce jour-là, M. Copley, le solliciteur-général, dont Cobbett nous a donné une si haute opinion, résuma les témoignages dans un discours tellement habile, que Brougham, pour en détruire l'impression, fut sur le point de commettre la faute d'y répondre de suite, se privant par là d'une partie des témoignages de la défense qu'il n'avait point sous la main ; mais il se ravisa, et demanda jusqu'au trois d'octobre.

Dès le début du procès, le défenseur avait annoncé que la reine ne se livrerait à aucune représaille, qu'il se tiendrait sur la défensive, réservant pour la Chambre des Communes l'exposé des justes griefs de sa cliente, comme femme et comme épouse. C'était d'une grande habileté ; il y avait là, avec toutes les autres causes d'hésitations, de quoi faire reculer les ministres et le roi lui-même.

Cependant, le trois d'octobre, le vigoureux lutteur se contenta point de démolir pièce à pièce toute la preuve de ses adversaires, d'abîmer, de couvrir de ridicule et de confusion toute la valetaille que l'on avait subornée ; il sentait qu'en mettant tout pour le mieux, la conduite de sa cliente ne serait pas exempte de blâme aux yeux de ceux qui tiennent aux conventions sociales ; il se borna donc à des récriminations, non point directement contre le roi, mais contre ceux qui, dans la noble anglaise, avaient, par leurs dédains et leur lâche abandon, forcé la malheureuse princesse à quitter son pays et à mener cette vie errante et aventureuse qu'on lui reprochait. Ceux-là n'étaient autres que les ministres du jour et leurs partisans. Les *torys* avaient été autrefois ses amis ; mais, parvenus au pouvoir et la voyant sous le coup de la disgrâce, ils s'étaient retirés ; ils l'avaient délaissée. Brougham flétrit leur conduite dans les termes de la plus sanglante ironie ; mais si les traits de son éloquence frappaient les ministres et le lord chancelier lui-même, il est évident qu'ils rejaillissaient avec bien plus de force sur le souverain, dont les nobles lords avaient recherché la faveur.

Greville, qui était absent mais qui revint au commencement d'octobre, inscrivait, à la date du huit, l'effet de ce discours :

La ville est encore dans la plus grande agitation à cause du procès ; personne ne doute que tout cela ne finisse par le rejet du bill, et la chute du ministère. Le discours de Brougham est le plus magnifique déploiement d'éloquence et de logique auquel on ait assisté depuis des années ; et l'on dit que l'impression qu'il a produite sur la chambre, est immense ; même ses ennemis les plus acharnés (y compris Lord Lonsdale) ont été saisis d'admiration et d'étonnement.

Plus loin, il raconte qu'il va tous les jours à la Chambre des Lords, qu'il a été assez heureux pour se procurer une place près de Brougham, " ce qui, ajoute-t-il, à part l'avantage de bien entendre, me permet de lui parler quelquefois ainsi qu'aux autres avocats, d'entendre ce qu'ils se disent entre eux ; bref, me voilà dans la coulisse." Et le soir, dans le monde, il suit un autre genre de débats, car on ne parle point d'autre chose. Jamais affaire ne fit tant de bruit, ne passionna à ce degré la cour et la *fashion*, aussi bien que le peuple.

Les ministres dans la société ne se gênaient point. Rendus où ils en étaient, ces hommes d'état, *ces juges* n'avaient plus, dans les salons, la moindre prétention à l'impartialité ; on eût dit que leur avenir,

leur existence était en péril, si la reine échappait à une condamnation. Chaque soir, ils mettaient de côté cette dignité, cette apparence de justice dans lesquelles ils s'étaient drapés tout le jour comme dans un manteau ; et ils triomphaient avec une joie puérile des témoignages les plus scandaleux. Celui du lieutenant Holman, qui, malheureusement, était presque décisif quant au fait d'adultère, faillit les rendre fous de bonheur. Ce soir-là, le duc de Wellington dit à Madame de Lieven : " Je suis bien fatigué, mais les grands succès fatiguent autant que les grands revers (5)."

Par contre, l'incident Restelli, dont Brougham sut tirer tout le parti possible, plongea les ministres et les partisans du roi dans la consternation (6).

Ils regardent, dit Greville, la marche de ce procès comme s'il s'agissait d'une campagne, et la procédure de chaque journée comme une sorte de bataille, et d'après l'impression que les témoignages ont paru faire, ils jugent s'ils ont remporté une victoire ou subi une défaite. Leur inquiétude au sujet de ce bill est vraiment quelque chose d'inconcevable, car il n'est point dans leur intérêt bien entendu de le faire passer ; et pour ce qui est du roi, ils n'ont point de sympathie réelle pour lui. Le duc de Portland m'a dit qu'en conversant avec le duc de Wellington, il avait fait valoir, entr'autres raisons d'abandonner la mesure, la honte qui retomberait sur le roi par les représailles auxquelles la défense allait se livrer devant la Chambre des Communes. Le ministre répondit " que le roi était déjà dégradé, et était tombé aussi bas que possible." L'ardeur avec laquelle ils poursuivent leur but produit une violence correspondante dans leur langage. Lady Harrowby, d'ordinaire assez indifférente aux choses de la politique, a pris cette affaire bien à cœur. Dans une discussion que j'eus avec elle, hier, elle me dit que si la Chambre des Lords se laissait influencer par les caprices et les opinions populaires, ce serait de sa part la conduite la plus abjecte et la plus pusillanime ; après tout, ajouta-t-elle, que signifie ce que le peuple peut vouloir ou penser, si l'on peut compter sur l'armée ? Je lui répliquai que je n'avais jamais cru que je vivrais assez longtemps pour m'entendre dire que l'on devait mépriser les vœux et les sentiments de la nation, et s'appuyer uniquement sur l'armée.

Cependant, le procès touchait à sa fin et l'intérêt allait toujours croissant. Chaque jour, chaque discours, chaque témoignage fournissait son contingent à la curiosité publique. Les épisodes émouvants, les incidents piquants et quelquefois même amusants se multipliaient. C'était tantôt une sortie intempestive ou ridicule de quelque lord peu versé dans la procédure judiciaire ; tantôt une allusion ou une saillie trop hardie de Brougham ou de Denman, que le lord chancelier dut quelquefois rappeler à l'ordre (7).

Notre auteur, qui, on l'a vu, était dans la coulisse à la Chambre des Lords, comme au Conseil Privé, raconte d'une manière assez piquante l'incident de la citation de Milton faite par Brougham, et qui est demeurée si célèbre :

Hier (14 octobre), il s'est élevé un débat au sujet d'une question que Brougham posait à Powell. Il lui demandait de qui il était l'agent puisqu'il était un *agent*. On s'objecta à la question, et il commença à en discuter la légalité dans un discours extrêmement habile ; mais on l'arrêta avant qu'il en eût dit bien long. Il trouva le moyen de faire une citation très-ingénieuse du *Paradis Perdu*, qui lui fut soufflée par Spencer Perceval, qui se trouvait près de lui. Parlant de l'être fantastique et insaisissable qui était le principal de Powell, de fait une des parties en cause, il dit : " Je voudrais bien me trouver en présence de cette ombre."

If shape it could be called—this shape had none
Distinguishable in member, joint or limb ;
Or substance might be called that shadow seemed,
For each seem'd either
What seem'd its head
The likeness of a kingly crown had on.

Armé de cette citation de Milton, dit M. Saint-René Taillandier, il la lança avec tant d'adresse, que la flèche d'or, sifflant par-dessus les ministres, s'en va frapper la couronne même. Si Brougham a voulu découvrer un instant

(5) Ce passage, ainsi que plusieurs autres dans le journal de Greville, est en français.

(6) Restelli était un témoin important de la poursuite. La défense voulut l'assigner à son tour, mais il ne se trouva plus.

(7) Lord Lauderdale se signalait par son zèle ministériel plus que par sa discrétion. Pour faire voir que la reine avait en Italie la compagnie de femmes honnêtes du plus haut rang, on prouvait qu'elle voyait souvent à Florence la comtesse T. ... Dans le *Précédent*, il fut établi que cette comtesse ne parlait pas le dialecte toscan, mais plutôt un dialecte provincial, et l'on partit de là pour insinuer qu'elle devait être une personne un peu vulgaire. Lord Lauderdale, qui parlait lui-même l'anglais avec un accent écossais très-prononcé, fut un des premiers à appuyer sur ce point. Alors un membre de l'opposition dit au témoin : " Ayez la complaisance de nous dire si la comtesse parlait l'italien avec un accent aussi désagréable que celui du noble lord lorsqu'il parle sa langue maternelle."

Podieux Georges IV, aucun trait ne pouvait frapper plus juste.

L'effet de la citation fut immense. Ce semblant de couronne sur un semblant de tête (8) rappelait à tous le danger que la conduite du roi faisait courir, non pas à la royauté elle-même, mais à la dynastie de Hanovre. Les courtisans du roi étaient irrités; quelques-uns des lords, en sortant de la séance, reprochaient au lord chancelier de ne pas avoir retiré la parole à l'audacieux. D'autres prononçaient le mot de lèse-majesté; la chambre, à les entendre, aurait dû l'envoyer à la Tour de Londres. "Il est vrai, dit ingénument lord Campbell, que cette mesure n'aurait servi qu'à le rendre plus populaire." P. C.

LA LITTÉRATURE AU CANADA

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

III

Le *Monde*, de Paris, contient l'appréciation suivante de notre collaborateur estimé, M. l'abbé Casgrain. Nous avons retranché une partie des citations, etc. :

M. l'abbé Casgrain est tout à la fois prosateur élégant et correcte, poète gracieux à ses heures et prêtre zélé, surtout. Mais, de même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, de même l'abbé Casgrain, prédicateur, historien, chroniqueur ou publiciste, fait toujours de la poésie sans y prendre garde.

Le littérateur canadien que je présente aujourd'hui aux lecteurs du *Monde*, appartient à une des premières familles françaises du Canada. Son père était conseiller législatif et propriétaire d'une seigneurie considérable sur les bords du Saint-Laurent.

Le travail ne fut jamais pour lui une nécessité, mais une passion. Tout le temps qu'il peut distraire à l'exercice du sacerdoce, il l'emploie à des études littéraires, historiques et archéologiques. Il n'a guère plus de quarante ans, il est privé de l'usage presque complet de ses yeux depuis plusieurs années déjà, et c'est cependant un des littérateurs canadiens qui ont le plus produit.

L'abbé Casgrain, toujours poète dans ceux de ses écrits mêmes qui semblent se prêter le moins aux inspirations poétiques, n'oublie jamais, pour cela, qu'il est revêtu du caractère sacré du prêtre. Ses productions les plus légères sont toujours empreintes d'une teinte de mysticisme religieux qui prouve que le pieux auteur n'oublie pas un instant les devoirs que lui impose le caractère ecclésiastique dont il est revêtu.

* *

Comme prêtre, M. l'abbé Casgrain est l'auteur d'un grand nombre de sermons et de discours religieux fort remarquables.

Malheureusement, comme le cadre que je donne à ces esquisses de la littérature canadienne ne peut être très-étendu, je me contenterai de citer quelques lignes de chacun des ouvrages que j'ai en ma possession.

M'adressant à des Français, je ne doute pas que les quelques phrases que j'emprunte à un discours qu'il prononça dans la cathédrale de Québec, le 12 mars 1871, ne soient bien venues de tous ceux qui, en France, ont conservé le vrai sentiment patriotique.

Voici quelques-unes de ces paroles, qui, dites partout ailleurs que dans une église, eussent été couvertes par les applaudissements :

"Mes frères, nous sommes fiers de notre nationalité, de notre origine française, et nous en avons le droit. Quand on est fils de la France, on n'a pas de plus beaux titres à chercher sur la terre.

"Mais il y a trois choses qui nous ont été léguées par nos ancêtres et qui nous sont particulièrement chères, pour lesquelles nous avons toujours combattu, pour lesquelles nous sommes prêts à verser tout

(8) La traduction que donne M. Taillandier est supérieure à celle de l'abbé Deille :

"De quel nom le nommer cet être? Il est sans corps, sans appareil vivant, sans forme, sans figure; Il n'a rien d'arrêté, ni membre ni jointure, Nulle substance enfin. C'est un fantôme alors; Il porte, spectre vain, qu'un nuage environne, Sur un semblant de tête, un semblant de couronne.

C'est bien là cependant que l'on peut remarquer qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. Ce semblant de couronne et ce spectre ont de tête rappellent forcément l'ombre d'un roi sur un trône d'un roi de Ségur.

notre sang, parce que ces trois choses sont l'âme et la vie de notre nationalité, parce qu'elles l'ont protégée et conservée à travers tous les obstacles, parce qu'elles l'ont faite grande, malgré tous les envahissements.

"Ces trois choses sont : notre religion, notre langue et nos lois. Or, ce triple trésor, c'est de la France, après Dieu, que nous le tenons, et c'est à la France que nous en devons l'éternelle reconnaissance.

"Lorsqu'un Français, grand génie autant que grand chrétien, vint planter le drapeau blanc sur le promontoire de Québec, cette triple semence renfermée dans les plis de ce drapeau se répandit sur notre sol, et, protégée par l'épée de la France, y germa et produisit bientôt les fruits abondants.

"Pendant un siècle et demi, la France nous a fait l'aumône de ce qu'elle avait de plus précieux et de plus cher. Non contente de nous donner son or pour défricher nos terres, ses soldats pour protéger nos familles, elle nous a donné ses martyrs, ses saints missionnaires, qui sont venus ici prêcher l'Évangile, arroser et féconder notre pays de leur sueur et de leur sang. Elle nous a donné ses vierges admirables, ces nobles femmes issues du plus pur de son sang, qui ne nous ont pas seulement fait l'aumône de leur fortune, mais aussi l'aumône de leur bonheur; qui sont venues ici sacrifier leur vie toute entière pour donner l'éducation à celles qui, plus tard, devaient être nos ancêtres et qui devaient donner le jour à cette forte race canadienne-française dont nous avons l'honneur de faire partie.

"Donnez donc, mes frères, donnez largement, afin que nous restions dignes de nous-mêmes et de nos frères, dignes de la fière et généreuse nation à laquelle nous sommes soumis et qui vient de nous offrir un si bel exemple.

"Donnez, afin que la France se relève plus tôt de ses désastres et nous envoie, à travers l'Océan, ce cri d'une mère reconnaissante : Merci, mes enfants !

"Donnez, afin que nos ennemis ne se réjouissent pas de notre abandon, et ne soient pas les premiers à nous jeter, avec mépris, le reproche d'ingratitude.

"Donnez, afin que Dieu nous bénisse pour cette preuve de piété filiale et nous récompense au centuple, selon cette promesse : *Qui honorat matrem sicut qui thesaurizat*. Celui qui honore et assiste sa mère accumule des trésors.

"Donnez, afin que les cendres de nos ancêtres français qui reposent sous le parvis de ce temple frémissent d'allégresse au fond de leurs sépulcres et puissent dire : "Dormons en paix, c'est encore ici la France !"

Ce discours patriotique avait été inspiré à M. l'abbé Casgrain par une lettre pastorale de Mgr. l'archevêque de Québec, qui, à la suite des désastres que la France venait d'éprouver, recommandait les blessés français à la charité des fidèles de son archidiocèse.

La France meurtrie, mutilée par le talon du farouche Teuton qui venait de l'écraser sans pitié, ne pouvait trouver un avocat plus zélé et plus sympathique. Ce cri du cœur poussé par le prêtre canadien en faveur de la mère-patrie souffrante, eut un retentissement immense au milieu de la population de Québec, dont tous les vieux souvenirs se réveillèrent aux accents de cet appel passionné. Aussi, la France lui doit-elle compte, en partie, de l'élan généreux et spontané qui se manifesta alors au Canada en faveur des malheureuses victimes de la guerre franco-prussienne.

* *

Tous ceux qui ont lu les ouvrages de M. l'abbé Casgrain s'accordent à dire que la meilleure de ses œuvres littéraires est son *Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France*. Comme je n'ai malheureusement pas ce livre sous la main, je ne puis en donner aucune appréciation personnelle, et je me contenterai de reproduire les excellentes remarques de M. D. H. Sénécal, de Montréal.

J'emprunte le passage suivant à l'*Histoire de la littérature canadienne*, par M. Edmond Lareau :

"M. l'abbé Casgrain a écrit cette histoire, dit M. Sénécal, avec cette richesse, cette originalité et quelquefois même avec cette hardiesse de style qui distinguent ses autres productions. Il a en même temps apprécié, en homme versé dans la connaissance de la vie intérieure, cette existence si visiblement soutenue par le souffle d'en haut, et dont les vertus sôphiques et l'active énergie ont laissé des souvenirs qui non-seulement ne s'effaceront jamais, mais encore des preuves qui se continuent sous ses auspices, et comme sous l'égide protectrice de son ombre.

"L'auteur a pénétré dans toutes les intimités de ce cœur, dans toute la cruelle poésie de cette destinée, dans tous ces détails navrants de la vie de cette femme. Encore tout pénétré de la lecture de ce livre, nous ne pourrions en faire une appréciation calme. En parcourant les pages qui retracent l'héroïsme de cette angélique créature, en étudiant toutes les péripéties de cette existence exceptionnelle, nous n'avons pu qu'admirer les vues de la Providence et reconnaître le doigt de Dieu dans cette suite d'événements inattendus qui ont fait d'une jeune fille remplie d'espérance, une missionnaire du Canada, et la première supérieure de l'une de nos maisons d'éducation les plus renommées. Fille, femme, mère, religieuse, elle sut toujours refouler au fond de son cœur ses plus chères affections, et sacrifier tout, parents, amis, fortune, pour satisfaire cet immense désir de sacrifice et d'abnégation qui la poussait vers le Canada."

* *

Outre ses discours religieux et la *Vie de la Mère de l'Incarnation*, qui est un travail sérieux et de longue haleine, M. l'abbé Casgrain a écrit un grand nombre de nouvelles plus ou moins fantaisistes publiées à différentes époques dans des revues littéraires de Montréal et de Québec. On doit placer au premier rang de ces ouvrages, moins importants, trois charmantes bluettes qui ont paru sous le titre de : *Légendes Canadiennes*. Ces œuvres de pure imagination, que M. l'abbé Casgrain a qualifiées lui-même d'*Œuvres de jeunesse*, sans être aussi châtiées dans la forme que le sont habituellement celles qu'il a produites depuis, sont remplies de verve et de descriptions parfois très-saisissantes.

L'extrait ci-dessous est tiré d'une de ces légendes, qui a pour titre : *Le tableau de la Rivière-Ouelle* : "Voyez-vous là-bas, sur le versant de ce côteau, cette jolie maison qui se dessine, blanche et propre, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière ?

"C'est une maison canadienne.

"Du haut de son piédestal de gazon, elle semble sourire au grand fleuve dont la vague, où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

"L'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau fleuve, et il a eu soin de s'établir sur ses bords. Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'en éloigner, il y songe sans cesse et à toujours hâte d'y revenir. Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses flots boisés et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumeuses.

"L'étranger qui, ne connaissant pas l'habitant de nos campagnes, croirait pouvoir l'assimiler au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprendrait étrangement; plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

"En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit prince parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

"L'air de propreté et de confort qui règne dans toutes les maisons canadiennes, le gazouillement des enfants, le chant des jeunes filles se mariant au ronflement du rouet, l'apparence de santé et de bonheur

qui reluit sur les visages, tout, en un mot, fait naître dans l'âme le calme et la sérénité.

"Si jamais, sur la route, vous êtes surpris par le froid ou la neige, allez heurter sans crainte à la porte, de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une religion de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

"Avec sa langue et sa religion, il a pieusement conservé toutes ses habitudes et ses vieilles coutumes."

* *

Les vers de M. l'abbé Casgrain, sans être précisément marqués au coin du lyrisme le plus pur, ne manquent cependant ni de piquant, ni d'originalité.

Dans la pièce dont je vais donner quelques strophes seulement, l'auteur s'attache à reproduire quelques-uns des incidents journaliers de l'existence aventureuse des hardis canotiers qui parcourent, dans un léger canot d'écorce de bouleau, les grands fleuves canadiens, et ne craignent pas de lancer leur frêle esquif au milieu des flots bouillonnants des rapides, et cela sur plusieurs milles de longueur :

LE CANOTIER

Assis dans son canot d'écorce,
Prompt comme la flèche ou le vent,
Seul je brave toute la force
Des rapides du Saint-Laurent.

C'est mon compagnon de voyage;
Et quand la clarté du jour fuit,
Je le renverse sur la plage;
C'est ma cabane pour la nuit.

Ses flancs sont faits d'écorces fines
Que je prends sur le bouleau blanc:
Les coutures sont de racines,
Et les avirons de bois franc.

Sur les rapides je le lance
Parmi l'écume et les bouillons;
Si vite il bondit et s'avance,
Qu'il ne laisse pas de sillons.

J'ai parcouru toutes les plages
Des grands lacs et du Saint-Laurent;
Je connais leurs tribus sauvages
Et leur langage différent.

J'ai vu plus d'un guerrier farouche
Scalper ses prisonniers mourants,
Et du bûcher l'ardente couche
Consumer leurs membres sanglants.

Quand viendra mon dernier voyage,
Si je ne meurs au fond du flot,
Sur ma tombe, près du rivage,
Vous renverserez mon canot.

* *

Il faut aussi ajouter au bagage littéraire, déjà assez complet, de M. l'abbé Casgrain, un certain nombre de biographies qui sont écrites avec le brio et le coloris de style qui lui sont habituels; elles ont été réunies et publiées en volumes dernière-ment.

Une de celles que je préfère a été publiée en 1865, à l'occasion du départ du Canada de M. A. E. Aubry, actuellement professeur de l'Université catholique d'Angers, qui, pendant plusieurs années, a simultanément occupé un chaire de droit à l'Université de Québec et rempli la charge de rédacteur-en-chef d'un des journaux français les plus importants du pays.

Honnête homme, catholique sincère, affable et sans prétention dans ses relations sociales, M. Aubry avait, dans le caractère, trop de points d'analogie avec l'esprit général de la population de Québec pour ne pas acquiescer immédiatement droit de cité dans cette ville si éminemment française et catholique.

Nous devons le dire en terminant, les différentes productions de M. l'abbé Casgrain n'ont pas toutes été appréciées comme ayant une égale valeur. Certaines d'entre elles ont eu à subir des critiques assez violentes, attisées, d'ailleurs, quelquefois par la jalousie et l'esprit de parti.

Quoi qu'il en soit, personne ne niera qu'il a beaucoup travaillé, beaucoup et utilement écrit, et qu'on doit lui attribuer une grande part de l'élan littéraire qui se manifeste depuis quelques années au Canada. Il serait injuste de juger trop sévèrement quelques légères incartades d'une plume qui, après tout, a produit tant et de si bonnes choses.

P. DE CAZES.



UNE FAMILLE DE MULES ATTENDANT PAR LES SAUVAGES

A UNE ENFANT

Oh ! non, tu ne sais pas, enfant, ce qu'il en coûte
 Au cœur endolori
 De sentir s'échapper lentement, goutte à goutte,
 Les pleurs souvent amers d'un souvenir chéri.

Encor dans les sentiers où s'amuse l'enfance,
 Tu ne vois rien venir
 Que la saison des fleurs qui, joyeuse, s'avance,
 Ton cœur est à l'espoir et non au souvenir.

Pour te rendre joyeuse, en secret tout conspire.
 L'été, ce sont les fleurs.
 Les bosquets pleins d'ombrage et l'onde où l'on se mire,
 Le gazon tout soyeux, les oiseaux querelleurs.

L'hiver te réjouit avec sa blanche neige
 Où glisse ton traîneau ;
 Et malgré les rigueurs dont l'autan nous assiège,
 Tu nargues l'ouragan comme fait le moineau.

Ainsi donc tour à tour chaque saison t'apporte
 Quelques nouveaux plaisirs.
 Tandis qu'elle me jette, en passant à ma porte,
 De plus mortels soucis, de plus vastes desirs.

Oh ! garde encor longtemps la douce quiétude
 Qui fait ton ciel serein.
 Préfère aux vains honneurs la sainte solitude,
 La douce paix du sage aux pleurs du pèlerin.

Garde au fond de ton cœur cette fleur d'innocence
 Si prompt à se flétrir.
 Ne t'égarer jamais dans le sentier immense
 Où l'espoir vient mourir.

Et dans quinze ans d'ici, lorsque tu seras grande,
 Je te verrai des yeux.
 Homme bientôt mûri que le trépas gourmande,
 Content de ton bonheur, j'en bénirai les cieux.

M. J. A. POISSON.
 Arthabaskaville, août 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XVII

LE ROI DES ÉTUDIANTS ENTRE EN CAMPAGNE

Gustave Després—nous voulons lui conserver ce nom sous lequel il était connu à l'Université—Gustave Després, disons-nous, occupait, rue Saint-Georges, un appartement confortable, composé de deux pièces.

L'une de ces pièces, bien éclairée et presque spacieuse, donnait sur la rue et cumulait les attributions de cabinet de travail, de salon et de laboratoire chimique.

C'était une sorte de pandémonium où il y avait un peu de tout.

Les crânes grimaçants y coudoyaient sans façon les fioles de médicaments ; les tibias et les fémurs, épars et disparates, se prélassaient philosophiquement sur les meubles ; un atlas d'anatomie, tout ouvert et peu soucieux de la crédulité de ses planches, reposait cyniquement sur un volume de poésie d'Alfred de Musset ; ... et la grande table, dressée au milieu de la pièce, ne se faisait pas scrupule de marier, dans le plus charmant des désordres, livres de médecine et romans, scalpels et pipes, tabac et journaux, os humains et cornues de verre ! ...

Ajoutez à tout cela une bibliothèque adossée à la muraille, dans un coin, un canapé, deux chaises, un joli hamac havanais suspendu aux solives du plafond, et un petit poêle de fonte, en forme de pyramide, à deux pas de la table. ... puis faites-vous un peu l'idée du chaos que ça devait être.

Cependant, le Roi des Etudiants se plaisait au milieu de ce désordre artistique. Il aimait à embrasser d'un coup d'œil, péle-mêle et heurtées, toutes ces choses si peu faites pour aller ensemble. ... Sa puissante imagination y puisait des éléments de rêverie et s'y repaissait, comme le fait le gourmet à la vue d'une table abondamment servie.

La seconde pièce, plus petite et située en arrière, servait de chambre à coucher. Il est inutile pour nous d'y pénétrer et d'en faire la description.

Passons donc. Comme on le voit, le logement de notre ami Després ne manquait pas d'un certain luxe ; et, pour un carabin surtout, il pouvait presque passer pour somptueux.

C'est que le Roi des Etudiants n'était plus ce jeune homme riche seulement d'illusions que nous avons connu à Saint-Monat. Un de ses oncles, céditaire, avait eu, deux années auparavant, le bon esprit de coucher Gustave sur son testament, et la non moins bonne idée de partir pour un monde meilleur.

Or, ce respectable vieux garçon laissait après lui, outre les regrets de rigueur, une petite fortune assez rondelette, que Després empocha sans se faire prier le moins du monde.

Et voilà comment il se faisait que le Roi des Etudiants pouvait loger sous des lambris décent, et tenir tête aux exigences de la haute dignité dont l'avait revêtu ses confrères.

Le 22 juin de l'année 186... juste au lendemain de la scène à laquelle nous venons d'assister entre le Caboulot et sa sœur, Gustave Després fumait sa pipe, nonchalamment étendu dans son hamac.

Il était environ trois heures de l'après-midi. Le Roi des Etudiants venait de rentrer du cours, et, à moitié perdu dans un nuage de fumée, il paraissait réfléchir profondément.

Quelques heures auparavant, il avait eu avec Champfort une longue conférence, qui s'était terminée par le dialogue suivant :

—Ainsi, Paul, tu ne crois pas qu'il aille ce soir à la Folie-Privat ?

—Edmond, qui l'a vu tout à l'heure, doit remettre à ma tante une lettre de Lapière, dans

laquelle il s'excuse de ne pouvoir se rendre aujourd'hui à la Canardière.

—Ah ! voilà qui ne laisse aucun doute. Dans ce cas, je vais commencer de suite mes petites combinaisons.

Il n'est que temps, mon cher Després, car le pouvoir de ce coquin s'affermir de jour en jour.

—Bah ! laisse-moi faire : nous avons encore quatre grandes journées devant nous, et c'est plus qu'il ne m'en faut pour charger la mine qui fera tout sauter.

—Que comptes-tu faire à ton entrée en campagne ?

—Mais pas grand'chose, mon cher. Je compte aller tout bonnement me promener à la Canardière. Ta tante possède un fort joli parc, et j'ai l'intention d'y aller herboriser.

—Oui, je comprends... et, tout en herborisant, tu feras nos petites affaires.

—Précisément, mon cher. Tu peux t'en rapporter à moi : une fois dans le cœur de la place, je mènerai rondement les choses. Ce n'est pas pour rien que je suis allé jusqu'aux Etats-Unis relancer le misérable qui m'a envoyé au pénitencier ; ce n'est pas pour rien, non plus, que j'attends depuis de longues années le moment où je pourrai broyer cette canaille sous mon talon.

—L'heure approche ; elle va sonner... le Roi des Etudiants entre en campagne !

—Vive le Roi des Etudiants ! avait dit Champfort, en prenant congé.

—A demain, avait répondu Després. Il y aura probablement du nouveau.

Et Champfort était parti, laissant Després débrouiller seul les fils de sa trame.

Depuis environ une demi-heure, Gustave jonglait dans son hamac, en suivant d'un regard distrait les capricieuses ondulations des petites colonnes de fumée qui s'échappaient de ses lèvres, lorsque soudain, un coup de sonnette retentit.

Gustave sauta à terre et murmura :
 "C'est lui ; il est exact."

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, quand on frappa à la porte et que la figure sympathique d'Edmond Privat se montra dans l'encadrement.

"Ah ! mon cher, voilà qui s'appelle répondre gentiment à une invitation, s'écria Després en secouant la main du jeune homme.

—Votre Majesté ne pourra donc pas dire, comme Louis XIV, qu'elle a failli attendre, répondit Edmond en riant.

—Oh ! ma Majesté n'y regarde pas de si près, et n'est pas aussi exigeant que le Roi-Soleil. Elle s'accommode fort bien de l'empressement amical de ses fidèles sujets de l'Université-Laval.

—En ce cas, sire, mettez mon amitié à contribution, répartit Edmond, en s'inclinant avec un respect comique.

"Votre Majesté m'a dépêché une estafette, armée d'un billet, m'invitant à transporter ma rutilante personne ici. Je suis accouru. Que veut le Roi des Etudiants ?

—Ce qu'il veut ?... Je vais te le dire. Prends un siège, Linna, et assieds-toi."

L'étudiant en droit s'installa dans un fauteuil.

"Mon cher Edmond, reprit Després d'une voix grave, j'ai à te parler de choses infiniment sérieuses, et j'ai besoin, avant d'entamer un sujet d'une aussi grande importance, que tu me dises sincèrement si tu aimes un peu cette vieille culotte de peau, qui s'appelle Gustave Després."

Edmond regarda son ami avec des yeux étonnés, puis se levant d'un bond et lui prenant les mains :

"Si je t'aime ! si je t'aime !... s'écria-t-il. Mais, en vérité, mon pauvre Gustave, en doute-rais-tu, par hasard ?

—Allons, je te crois. Merci... avec de braves cœurs comme toi, on peut tout entreprendre et il faut jouer cartes sur table.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Edmond, et pourquoi ces airs solennels ?

—Il y a, mon cher, que je veux empêcher un crime abominable de se consommer et un bandit d'entrer de force dans une famille respectable.

—Mais... qu'ai-je à voir dans cette affaire et comment puis-je t'être utile ?

—Tu as tout à y voir et tu dois m'aider, car la famille dont je parle est la tienne et le bandit qui cherche à s'y introduire se nomme Joseph Lapière.

—Quoi ! s'écria le jeune Privat, mon futur beau-frère ? ...

—Lui-même, mon cher.

—Et tu dis... ?

—Que c'est une horrible canaille, indigne de dénouer les cordons des souliers de ta sœur.

—Mais d'où sais-tu cela ?

—Je possède tous les secrets de ce garnement et j'ai en ma possession assez de preuves pour le confondre de la façon la plus évidente...

—En vérité ?... Mais alors, ma pauvre sœur est donc victime de quelque horrible machination ?

—Mlle Privat est en effet si bien enchevêtrée dans le réseau de mensonges tissé autour d'elle par Lapière, qu'elle ne peut s'échapper et qu'elle marche fatalement au sacrifice, croyant laver de la mémoire de son père une souillure imaginaire.

—Ah ! je comprends maintenant ses tristesses incompréhensibles et la demi-confiance qu'elle m'a faite un jour.

—Quelle confiance ?

Edmond raconta à Després la scène du parc que l'on sait. Puis, quand il eut fini :

—Depuis ce jour, ajouta-t-il, j'ai compris qu'il y avait un secret terrible entre ma sœur

et son fiancé... mais lequel !... C'est ce que je n'ai jamais pu deviner.

—Ce secret, mon cher, je te l'expliquerai en temps et lieu. Pour aujourd'hui, contente-toi de prendre ma parole et de savoir que ce secret est une habile combinaison de Lapière pour forcer ta sœur à l'épouser et à lui apporter sur-tout une dot considérable.

—Oh ! l'infâme !... s'écria le frère de Laure, en serrant les poings... mais je ne souffrirai pas cela, moi, et dussé-je le tuer sur les marches de l'autel...

—Mauvais moyen, mon cher. La violence ne fait jamais de bonne besogne.

—Que faire alors ? je ne peux pourtant pas laisser cette pauvre Laure donner tête baissée dans un pareil traquenard.

—Que faire ?... Me laisser agir et suivre mes instructions. Cet homme m'appartient, Edmond. Il y a six ans que je le guette et que je m'apprete à venger la perte de mon bonheur.

—Que t'a-t-il donc fait ? demanda naïvement le jeune étudiant.

—Ce qu'il m'a fait ? rugit Després... Il m'a volé ma fiancée, puis, après s'être battu en duel contre moi, m'a dénoncé aux autorités, qui, elles, m'ont envoyé au pénitencier de Kingston...

—Voilà ce qu'il m'a fait !

Il se fit un silence.

Edmond Privat attendait que le calme fut revenu sur la figure sombre de Després. Enfin, il tendit à son camarade sa main finement gantée :

"Mon cher Gustave, dit-il, le danger que court ma sœur m'épouvante... je m'en rapporte à toi pour l'éloigner de sa tête... Mais, de grâce, ne perdons pas de temps et suis-moi au cottage. Nous tâcherons d'ouvrir les yeux de cette malheureuse enfant.

—Mon cher, j'allais te proposer cette petite promenade. J'ai besoin en effet de voir Mlle Privat, mais je dois lui parler à elle seule. La chose est-elle possible ?

—Hum ! à la maison, ce n'est guère praticable.

—Ne peux-tu la prier d'aller faire un tour dans le parc avec toi ?

—Oh ! pour cela, oui : c'est très-facile.

—Une fois dans le parc, tu me feras l'honneur de me présenter à elle et tu l'éloigneras un peu, de manière à nous permettre de converser librement. Le reste me regarde.

—Mais, ma mère te verra pénétrer dans le parc.

—Pas du tout : j'entrerai sous bois en faisant un détour, à distance du cottage.

—En effet, tout est pour le mieux : partons.

—Une minute. Lapière ne viendra pas chez vous aujourd'hui, n'est-ce pas ?

—Je suis certain que non. Il a une affaire importante à régler ; m'a-t-il dit, et j'apporte une lettre de lui à ma mère.

—Très-bien. Maintenant un dernier mot.

—Parle.

—Donne-moi ta parole d'honneur de ne pas souffler mot à personne de la conversation que nous venons d'avoir.

—Pas même à ma mère ?

—Pas même à ta mère.

—Puisse tu le veur, je te la donne.

—Merci. Maintenant, je fais un bout de toilette et je te suis. As-tu ta voiture ?

—Oui, elle est à la porte.

—C'est bien : nous serons rendus là-bas avant cinq heures.

—Oh ! oui, il n'est que quatre."

Després, qui avait fini sa toilette, rejoignit son camarade, et une minute après tous deux roulaient à grand fracas vers la Canardière.

Le Roi des Etudiants entra en campagne.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 23.—On dit que le pont de l'aqueduc par la rivière Saint-Charles menace ruine. L'ouvrage a été mal fait et il faudra \$20,000 pour construire un nouveau pont. S'il arrive un accident, la ville sera privée d'eau pendant plusieurs jours.

New-York, 23.—Une dépêche dit que la fièvre jaune est certainement épidémique à Charleston. Six nouveaux cas ont été rapportés hier. La semaine dernière, sur douze cas il y a eu six décès. Le premier cas a été constaté sur une barque anglaise arrivée de Saint-Thomas avec un certificat de santé. Cette barque avait fait une quarantaine de 10 jours seulement.

Une dépêche spéciale d'Atlanta, Georgia, dit qu'à Savannah il y a 2,000 personnes atteintes de la fièvre jaune. 180 cas ont été rapportés hier, sur ce nombre il y a eu 56 décès. 8,000 personnes ont demandé des secours hier. La plus grande misère règne dans la ville. Le comité de secours dans son rapport de la semaine dernière dit que les dépenses s'élèvent à \$3,000 par jour. Tous les nègres dépendent des sociétés de bienfaisance pour avoir des secours.

Le même journal dit qu'il y a six cents cas de fièvre jaune à Brunswick, Georgia, c'est-à-dire à peu près la moitié de la population est atteinte par le fléau. On a constaté 56 décès.

New-York, 25.—Malgré la pluie torrentielle qui tombait cette après-midi, des milliers de personnes se sont rendues sur tous les points où elles pouvaient être témoins de la grande explosion.

La police a maintenu l'ordre le plus parfait dans la foule et a empêché les imprudents de s'aventurer trop près des mines. Un premier coup de canon a été tiré pour prévenir les habitants des environs de sortir de leurs maisons et d'ouvrir portes et fenêtres.

Au troisième coup de canon, à dix heures et demie, l'eau a été soulevée à une hauteur de 100 pieds au-dessus de Hell Gate. L'explosion a été déterminée par un courant électrique parti de Hallet's Point, à une distance de 500 pieds des mines. Tout le récif s'est effondré et l'opération a été un grand succès pour le général Newton. La détonation n'a pas été très-forte, mais le sol a vibré pendant plusieurs secondes comme s'il y avait eu un tremblement de terre. Pas un carreau de vitre n'a été cassé dans les maisons.

Belgrade, 23.—Le général Tcherniaïeff a télégraphié au prince Milan que les Turcs s'étaient retirés des environs d'Alexinatz. Abdul Kerim Pacha y reste avec 18,000 hommes.

Le général serbe Cholak Antitch rapporte que 20 bataillons turcs sont campés devant Javon. Les Turcs se concentrent aussi en force sur le Dravos.

M. Ristic, ministre serbe des affaires étrangères, vient d'envoyer une nouvelle note aux représentants des puissances leur mandant que les Turcs auraient violé trois fois les conditions de l'armistice. Il dit que ces derniers ont attaqué les Serbes mardi à Dikava et vendredi à Jagochitzza. Ils ont aussi occupé une île serbe sur la Drana.

Constantinople, 26.—La Porte a télégraphié à ses représentants à l'étranger qu'elle a envoyé 18,000 livres turques aux victimes des atrocités de la Bulgarie et qu'elle a pris des mesures pour faire rebâtir les villages incendiés.

Philadelphie, 28.—Le Canada a obtenu trois cents prix à l'Exposition du Centenaire. Les listes officielles seront données à la presse sous le plus court délai possible. Tous les commissaires ont été applaudis au moment où ils recevaient les prix. Le commissaire anglais est venu le dernier. Lorsqu'il s'est présenté devant le Président, toute l'assistance s'est levée pour le saluer avec des hurrahs. A l'exception du commissaire américain, il est le seul qui ait été l'objet d'une ovation aussi enthousiaste.

—Une dépêche de Belgrade au *Daily News* mande qu'une grande bataille est imminente. Le gén. Tcherniaïeff a été rappelé à Belgrade par le consul russe ; il a refusé de s'y rendre parce qu'il se propose d'attaquer immédiatement les lignes turques.

—Le correspondant du *Times* à Belgrade télégraphie ce qui suit :

"Il n'y a pas eu de changements ici aujourd'hui ; l'excitation est moins grande ; les Russes croient que les conditions de la paix proposées par les puissances seront rejetées par la Porte. Si cette dernière ne les accepte pas, la continuation de la guerre est certaine. Ce serait une folie de la part de la Russie de ne pas accepter les conseils qu'on lui donne ; les Russes et les Serbes sont des races aguerries qui pourront endurer facilement les rigueurs d'une campagne d'hiver, ce que ne pourraient faire les Turcs. Le gouvernement serbe garde le silence sur la question de la royauté du prince Milan, mais les amis de ce dernier, qui sont en grande majorité, déclarent que la proclamation doit être faite à Belgrade avec toute la solennité possible. Si cette proclamation a lieu, quelques consuls recevront de leur gouvernement l'ordre de se retirer de Belgrade."

—Les avis de Constantinople sont satisfaisants, la Porte est disposée à accepter les conditions de la paix, mais elle veut qu'elles soient rédigées d'une manière plus compatible avec sa dignité. Il n'y a qu'une acceptation immédiate des conditions, telles qu'elles ont été posées, qui puisse prévenir de nouvelles difficultés. La situation paraît très-critique et la Porte connaît parfaitement la position dans laquelle elle se trouve.

Londres, 30.—Une dépêche spéciale de Belgrades au *Times* mande que les généraux Tcherniaïeff et Papovitch ont attaqué les Turcs jeudi matin, et les ont poursuivis jusqu'à la Tschitza.

Pendant l'engagement, le feu de l'artillerie serbe a fait sauter sept caisses de munitions dans le dépôt des Turcs. Un grand nombre de ces derniers ont été tués.

Pendant la bataille, le gén. Hervatavich a pris l'armée turque en flanc et a réussi à s'emparer des hauteurs qui dominent le camp ottoman.

L'armée turque est menacée sur trois côtés. Le gén. Tcherniaïeff avec le gros de l'armée serbe menace le front, le gén. Popovitch la gauche et le gén. Horvatovich la droite.

Londres, 30 a.m.—Le correspondant spécial du *Standard* à Belgrade télégraphie que la bataille de jeudi a été une victoire glorieuse pour les Turcs.

L'armée turque a été toute la journée sous le feu des redoutes serbes, qui s'étendaient en demi-cercle sur une distance de vingt milles.

Les Turcs ont repris l'offensive et ont repoussé les Serbes, qui ont subi des pertes considérables.

—Aux Etats-Unis, le pays du progrès quand même, un grand nombre de femmes commencent à exercer les professions libérales. Parmi elles, il y a actuellement : 530 médecins, 28 dentistes, 5 avocats et 68 prédicateurs.

Des navires coupent leurs amarres et abandonnent leurs ancres pour fuir la tempête ; mais c'est pour la chercher que des peuples brisent les liens de la tradition et disent adieu à leur passé.

ERRATA.—Dans la poésie de M. James Donnelly que nous avons publiée sous le titre : *Esperanza*, dans notre dernier numéro, il s'est glissé quelques erreurs que nous nous faisons un devoir de rectifier. Ainsi : dans le 5ième vers de la 2ième strophe de la 3ième partie, au lieu de : la *voix*, lisez : le *nègre* ; dans le 6ième vers de la 6ième strophe de la 4ième partie, au lieu de : *néants*, lisez : *néant* ; dans le 6ième vers de la 17ième strophe de la même partie, au lieu de : *abandonna*, lisez : *abandonnés*.

FAITS DIVERS

MORT D'UN CENTENAIRE.—M. Lazare Royer, sergent au 1er bataillon de Dorchester, colonel Linier Taschereau, et capitaine Bernard Panet, est décédé jeudi dernier à Sainte-Clair, à l'âge de 107 ans 3 mois et 9 jours. Ce vétéran séculaire était juge de paix et maître de poste de la paroisse Sainte-Clair. Une foule énorme assistait aux funérailles.

—Le séminaire de Saint-Sulpice de Montréal a le plaisir d'annoncer que son vénéré Supérieur, M. J. A. Baile, célébrera, le 4 octobre prochain, à 10 heures du matin, dans l'église Notre-Dame, le cinquantième anniversaire de son ordination à la prêtrise ; et il invite respectueusement les membres du clergé et les fidèles laïcs, et plus spécialement les anciens élèves de M. Baile, à honorer de leur présence cette fête religieuse.

LES HÔTELS A NEW-YORK.—On signale depuis quelques jours un encombrement de voyageurs à New-York. Les hôtels ont plus de monde qu'ils n'en peuvent accommoder ; on installe des lits dans les salons et souvent même jusque dans des lieux où, en d'autres temps, il ne serait venu à l'idée de personne de faire des invocations à Morphée. Malgré ces expédients, les hôtels sont obligés de renvoyer des voyageurs, à l'inexprimable satisfaction des "boarding houses" fashionables, où ils sont reçus à bras ouverts, à condition qu'il y ait encore de la place. Cette affluence provient de ce que presque tous les visiteurs à l'Exposition font entrer dans leur programme un voyage à New-York, et l'on prédit que leur nombre ne fera qu'augmenter pendant toute la semaine.

L'OR DES BLACK HILLS.—On mande de Cheyenne le 16 :

"Les frères Wheeler, propriétaires du fameux claim n. 2, en aval de Gayville, sur le Deadwood Creek, sont arrivés hier soir à Fort Laramie avec une escorte de vingt hommes. Ils apportent, comme résultat de sept mois de travail, plus de \$300,000, indépendamment de 1,900 livres de poudre d'or. Ils amèneront leur escorte jusqu'en cette ville, où ils arriveront probablement demain."

Deux députés regagnaient ensemble Paris après la dernière séance : un membre de la droite et un orateur de la gauche qui s'est fort démené pendant les débats sur le budget.

—J'ai observé, disait un air narquois le gaucher, que vous n'avez pas ouvert la bouche pendant tout le cours de la discussion.

—C'est que vous êtes distrait, répartit froidement l'honorable député de la droite, car j'ai haïllé toutes les fois que vous avez pris la parole.

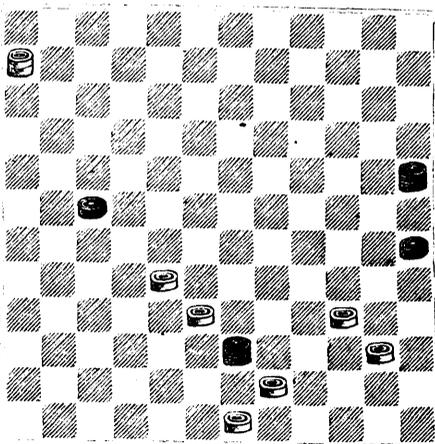
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 43

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 41

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. It shows a sequence of numbers representing moves for both sides.

Solution du Problème No. 41

M. J. A. Baile, et W. Brébeuf.

La jalousie est le sentiment de la propriété ; l'envie, l'instinct du vol.

A mesure qu'on vieillit, les amis deviennent de plus en plus nécessaires et de plus en plus rares.

Si les bons conseils sont perdus par ceux à qui on les adresse, ils ne devraient pas l'être pour ceux qui les offrent.

En amour, on est attiré par les perfections qu'on suppose, et en amitié, on est retenu par les qualités qu'on connaît.

C'est le trait des grandes âmes d'être incapables de haïr. Elles voient du bien partout, et elles aiment le bien en tout.

Débiter de beaux axiomes sans les appuyer de bons exemples, c'est imiter le banquier qui émet du papier sans avoir en caisse assez de numéraire pour y faire honneur.

Il en est de certaines affections comme de nos dents ; elles font souffrir quand elles poussent, souffrir quand nous les avons, souffrir quand nous les perdons : elles n'en sont pas moins le sourire de notre vie.

Une jolie pensée d'une dame des plus compétentes en matière de coquetterie :

"Une femme honnête qui veut faire la coquette, me fait toujours l'effet d'un homme qui se jette à l'eau sans savoir nager !"

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing market prices for various goods including flour, grains, legumes, dairy products, poultry, and meats.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock such as beef, veal, mutton, and hogs.

AVIS AUX CULTIVATEURS

A. BEUCHEMIN & CIE. MANUFACTURIERS DE

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous profitons de cette occasion pour vous avertir de venir à notre établissement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles.

A. BEUCHEMIN & CIE.,

MANUFACTURIERS DE MOULINS A BATTRE.

264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41

LE PLUS GRAND ÉTABLISSEMENT

MARCHANDISES SECHES

MONTREAL

EST SANS CONTREDIT CELUI DE

A. PILON & CIE.

613, RUE STE. CATHERINE

(A l'Enseigne de la Boule Verte.)

Toutes leurs MARCHANDISES ont été choisies avec une scrupuleuse attention sur les MARCHÉS CANADIENS, AMÉRICAINS ET EUROPÉENS. De plus, A. P. & CIE. achètent beaucoup aux *Encans* et *JOBBERT* énormément des Principales Manufactures, ce qui leur permet de

Vendre à des Prix plus bas que partout ailleurs.

Ils gardent constamment en main l'assortiment le plus grand ; et toutes les familles peuvent être certaines de trouver à leur MAGASIN toute espèce de Marchandises, depuis les communes jusqu'aux Marchandises les plus fines et les plus riches. C'EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR LES FAMILLES.

POUR VOS ACHATS D'AUTOMNE, allez chez A. PILON & CIE. ; c'est là où les GROS DRAPS, les RATINES, les TWEEDS CANADIENS, ANGLAIS ET ÉCOSAIS, les ÉTOFFES A ROBES, les MÉRINOS NOIRS et de COULEUR, les ALPACAS, les WINCEYS, les CHALES, les ÉTOFFES A MANTEAUX, les COUVERTES DE LAINE, les SOIES NOIRES ET DE COULEURS, les BAS DE LAINE, les CAPOTS DE CAOUTCHOUC, les CORSETS, etc., etc., sont

Vendus à des Sacrifices Enormes.

Nous attirons l'attention toute particulière des Dames sur notre magnifique assortiment de

Chapeaux, Fleurs et Articles de Modes.

Nous avons en main ce qu'il y a de plus beau et nous le vendons à très-bas prix. Nous avons 20 Modistes de première classe pour les Chapeaux.

Les patrons de Robes et Manteaux sont donnés gratis.

HABILLEMENTS FAITS A ORDRE sous le plus court délai par un Tailleur d'expérience. Demandez les CORSETS PLASTIQUES.

N'oubliez pas la place :

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL.

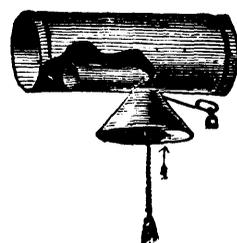
(A l'Enseigne de la Boule Verte.)

7-37-52-57

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY

Advertisement for Devins Worm Pastilles, featuring a logo with a globe and text describing the medicine's effectiveness for worms in children and adults.

À vendre chez les Pharmaciens, et DEVINS & BOLTON, Rue Notre-Dame, Montréal.



VENTILATEUR

BREVETE

DE GEO. YON

FERBLANTIER

ET

PLOMBIER,

Approuvé par les hommes de science et de l'art, à la portée de toutes les bourses

LISTE DE PRIX

Table listing prices for various ventilation equipment and parts.

EN VENTE AU No. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

UN ESCOMPTÉ LIBÉRAL EST ALLOUÉ AU COMMERCE.

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos, 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez : W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers. 7-36-13-52.

SIROP DE MIEL

EN PETITS BARILS

A VENDRE

Dans toutes les Bonnes Epiceries

ET EN GROS

Au No. 88 RUE KING

MONTREAL.

7-35-4-51

AUX DAMES ET DEMOISELLES

Une personne de bonne éducation, écrivant le français avec élégance, et possédant une connaissance de l'anglais qui lui permette de traduire couramment cette langue, pourra trouver de l'emploi pour quelques heures par semaine en s'adressant au soussigné. Il est nécessaire que cette personne ait du goût pour la toilette des dames et en possède tous les détails, et qu'elle ait aussi quelque idée de l'économie domestique. S'adresser par lettre à l'Éditeur de *L'Opinion Publique*, et 7, Rue Bleury, Montréal.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Pouxons. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.)

MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE HURLAND-DREHARATS.